

2^e Année. - N° 29.

Le numéro : 25 centimes

6 Mai 1915.

LE PAYS DE FRANCE

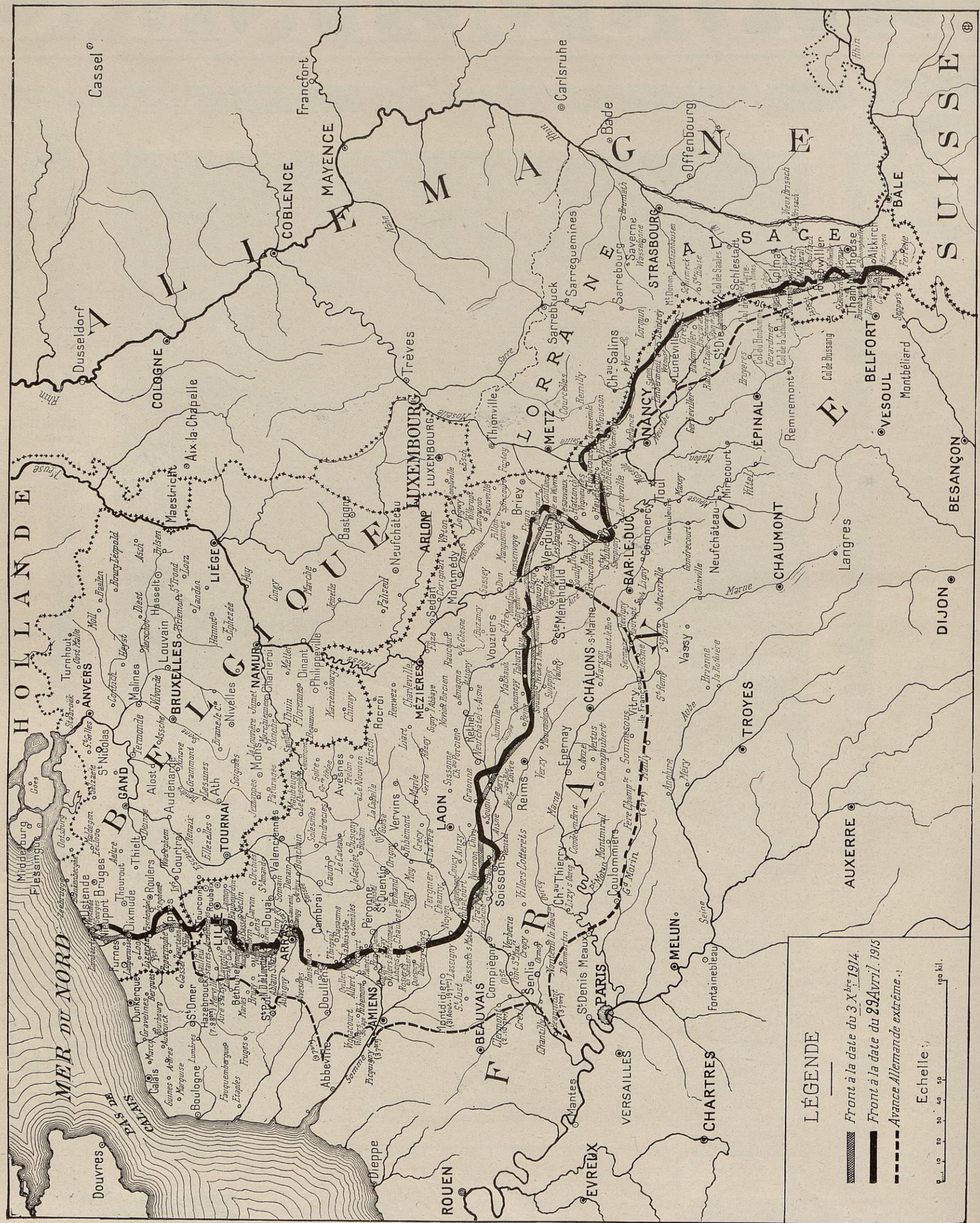


Lord Kitchener.

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Mat
24,6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 22 AU 29 AVRIL



ETTE semaine nous aura fait passer par toutes les alternatives de l'angoisse et de l'espoir, de la joie et du deuil : batailles acharnées sur l'Yser et aux Eparges, la première débutant par un recul de nos troupes dû à l'emploi déloyal par l'ennemi de gaz asphyxiants ; recul de nos braves alpins à l'Hartmannswillerkopf sous une pluie de mitraille ; puis l'échec de l'offensive allemande en Belgique, l'échec de son attaque des Eparges, la reprise du sommet du « Vieil Armand » ; de nouveaux progrès en Lorraine ; des taubes abattus ; le débarquement heureux des troupes alliées sur les deux rives des Dardanelles. Enfin un voile de deuil sur cet ensemble de bonnes nouvelles : la perte du croiseur-cuirassé *Léon-Gambetta*, l'une des belles unités de notre flotte, coulé dans l'Adriatique par un sous-marin autrichien.

La bataille de l'Yser a duré cinq jours ; elle a été une des plus furieuses de la guerre actuelle ; resserrée sur un front de huit kilomètres, elle a été excessivement meurtrière ; mais les pertes de l'ennemi ont été de beaucoup supérieures à celles des alliés, Français, Belges et Anglais, attaqués ensemble par le même effort.

On peut maintenant, à l'aide des communiqués officiels anglais et français, rétablir les phases de cette violente action dont le but, plus politique que stratégique, était de donner aux troupes du kaiser une victoire qui eut influé sur la décision de certaines puissances neutres.

Le 22 avril, nos troupes qui occupent le secteur au nord d'Ypres, entre l'armée belge au nord et l'armée britannique au sud, virent s'élever, sur les bords des tranchées ennemis, un épais nuage de fumée passant du vert au jaune foncé ; le vent poussait ces fumées vers nos lignes, tandis qu'à l'arrière éclataient des bombes répandant des fumées identiques. Les Allemands venaient d'employer les gaz asphyxiants interdits par la convention de la Haye. Mais, pour ces adversaires déloyaux, un « chiffon de papier » de plus ou de moins...

Les vapeurs de brome, car il s'agit bien de cette substance, surprisent nos soldats qui durent battre précipitamment en retraite le long du canal de l'Yser, jusqu'à Boesinghe.

Avant cette attaque, notre ligne s'étendait de Steenstraate à Langhemarcq ; au nord de Steenstraate, sur le canal de l'Yser, jusqu'à Dixmude, les troupes belges étaient établies ; de Langhemarcq à Zonnebeke, et de là jusqu'à la côte 60, au sud d'Ypres, et plus au sud encore, s'étendaient les lignes anglaises.

Profitant de la surprise causée sur nos troupes par les gaz asphyxiants, dont l'action se fit sentir à deux kilomètres en arrière des premières lignes, les Allemands jetèrent une colonne en avant, qui réussit à franchir le canal entre Het Sast et Steenstraate, et à s'emparer du village de Lizerne.

En même temps, ils opéraient une démonstration violente contre le flanc gauche de l'armée anglaise resté à découvert ; ils arrivaient, malgré l'admirable résistance de la division canadienne, à occuper le village de Saint-Julien.

Ce premier succès des Allemands ne fut pas de longue durée.

Le vendredi 23 avril, nous engagions une vigoureuse contre-offensive, menée par les troupes d'Afrique, les zouaves et les carabiniers belges.

L'avance de l'ennemi sur la rive gauche du canal était complètement enrayer.

Le lendemain, les zouaves et les carabiniers belges reprenaient Lizerne ; mais les Allemands, ayant reçu de nouveaux renforts, pouvaient reconquer le village. Le lundi, nos troupes, dans un assaut magnifique, chassaient les Allemands et les forçaient à repasser le canal ; l'ennemi n'avait plus qu'une tête de pont installée à Het Sast.

Notre progression s'accentuait les jours suivants le long du canal, au nord d'Ypres ; un moyen de protection mis en service garantissait nos soldats contre les gaz asphyxiants que les Allemands ne cessaient d'employer ; de nombreux prisonniers, des lance-bombes, des mitrailleuses restaient entre nos mains.

En même temps, l'attaque violente dirigée contre l'armée britannique était arrêtée net par nos alliés ; les Canadiens, dans une charge magnifique, repoussaient les Allemands, leur reprenaient les quatre canons qu'ils avaient dû abandonner, et, poussant jusqu'au village de Saint-Julien, rétabissaient leurs positions primitives.

Cette bataille a coûté des pertes énormes aux Allemands ; les nouvelles reçues de Belgique annoncent que des trains bondés de blessés se succèdent vers l'Est, et que le nombre des morts est excessivement élevé. L'échec d'une action préparée depuis longtemps a démoralisé les Allemands. Pour masquer leur insuccès ils ont, suivant leur habitude, violentement bombardé Ypres.

De Belgique jusqu'aux Hauts-de-Meuse, il ne s'est produit que quelques actions dont l'intérêt a pâli auprès des deux batailles de l'Yser et des Eparges.

En Artois, les Allemands ont attaqué à Notre-Dame-de-Lorette ; ils ont été repoussés.

Dans la vallée de l'Aisne, lutte d'artillerie. En Champagne, l'activité ennemie s'est de nouveau portée contre Beauséjour ; au nord de ce fortin, les Allemands ont fait exploser, le vendredi 23 avril, cinq fortes mines, dont les entonnoirs ont été aussitôt occupés par nos troupes ; le lendemain, une nouvelle attaque de l'ennemi était arrêtée. Trois jours après, les Allemands étaient plus heureux ; ils parvenaient à nous enlever quatre cents mètres de tranchées avancées, dont nous reprenions aussitôt la moitié.

C'est entre Meuse et Moselle qu'une action violente, qui a pris le caractère d'une grande bataille, s'est engagée le 23 avril et s'est terminée par l'échec complet des Allemands.

Chaque jour, rejeté vers Saint-Mihiel par nos succès au bois d'Ailly, à la Tête-de-Vache, l'ennemi a essayé de se dégager en attaquant vers les Eparges, dont la perte lui est si sensible. Plus d'un corps d'armée s'est précipité sur nos lignes, dans un espace restreint. Cette fois, au lieu de sortir de Combres, l'attaque est partie du plateau où s'étend la forêt de la Montagne, au sud des Eparges et de Saint-Remy ; la Tranchée-de-Calonne est une grande route de faîte, parcourant le massif forestier du nord au sud ; elle passe à l'ouest du vallon de Saint-Remy et des Eparges pour s'infléchir vers l'est, à 6 kilomètres au nord de Lamorville, et prendre la direction d'Hattonchâtel. C'est vers ce changement de direction, au sud des

Eparges, que se produisit l'effort ennemi.

Des combats violents eurent lieu les 25, 26 et 27 avril ; à aucun moment les Allemands ne purent menacer les Eparges ; à la Tranchée-de-Calonne, après un léger recul, nous reprîmes l'offensive et, depuis ce moment, nous continuâmes à progresser.

En Alsace, notre avance vers Munster a continué sur les deux rives de la Fecht, et nous sommes arrivés tout près de Metzeral. Les Allemands, encouragés par la présence du kaiser, ont violemment bombardé l'Hartmannswillerkopf ; sous cette pluie de projectiles, nos vaillants Diables-Bleus se sont retirés, pas pour longtemps, car, le lendemain, ils chassaient les Allemands, non seulement du sommet du « Vieil Armand », mais les obligaient, baïonnette aux reins, à dévaler les pentes.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Les opérations du forcement du détroit des Dardanelles sont entrées dans une phase nouvelle. Sous la protection des navires de guerre, le débarquement du corps expéditionnaire a eu lieu sur les deux rives du détroit ; les troupes anglaises ont été débarquées dans la presqu'île de Gallipoli, les troupes françaises ayant été chargées d'occuper, sur la côte asiatique, les forts de Koum-Kaleh.

Les Turcs ont opposé une certaine résistance ; ils avaient creusé des tranchées, organisé des réseaux de fils de fer barbelés ; mais les troupes alliées ont avancé malgré tous les obstacles, et elles ont déjà fait de nombreux prisonniers.

SUR LES PLAGES DE BELGIQUE



Coopérant avec nos troupes qui refoulent l'ennemi le long de la côte belge, l'escadre anglaise ne cesse pas de bombarder les positions ennemis ; elle a réussi, à plusieurs reprises, à faire taire les grosses pièces de l'artillerie allemande cachées dans les dunes. Tout récemment, les navires de nos alliés ont bombardé Westende ; nos tantassins s'étaient réunis sur la plage pour assister à ce spectacle.



La petite ville belge, dont il ne restera bientôt plus qu'un amas de décombres, reçoit à chaque instant les grosses « marmites » de l'artillerie ennemie ; l'éclatement de ces énormes projectiles ne va pas sans causer des ravages ; voici une excavation produite par un obus de 420, tout près de l'écluse ; des poutres en fer ont été tordues et même brisées ; de grosses pierres ont été projetées au loin ; le trou est assez profond pour que le maréchal des logis y disparaisse tout entier.

DE-CI, DE-LA, A TRAVERS LA GUERRE



Sur la plage, en Normandie, des fantassins sont au repos ; assis ou couchés dans le sable, ils attendent le signal pour reprendre les exercices interrompus. L'un d'eux s'est assis au milieu des fusils formés en faisceaux, et il contemple la mer qui s'étend au loin et les vagues qui viennent mourir doucement à ses pieds.



Alors qu'il venait de faire halte, le régiment a été repéré par une batterie ennemie qui leur a envoyé quelques obus sans dommage pour eux. Notre photographie représente les soldats s'éloignant sans hâte du lieu devenu dangereux, au moment même de l'explosion de l'un des projectiles allemands.



Voici encore des soldats au repos à la lisière d'un bois ; c'est l'heure de la soupe ; on voit les fumées des feux allumés pour la faire cuire ; dans quelques instants, le « frichti » sera servi et on le trouvera bon, car la marche et les exercices du matin ont formidablement ouvert l'appétit ; c'est d'ailleurs le meilleur assaisonnement.

ARMÉES EN CAMPAGNE⁽¹⁾

LES GRANDS SERVICES

Le Service
de l'Intendance

Le rôle de l'intendance aux armées est de s'occuper :

- 1^o De l'alimentation des troupes ;
- 2^o De leur habillement, campement, de l'harnachement de la cavalerie ;
- 3^o Des dépenses des corps de troupe ;

D'où trois services distincts qui absorbent chacun un personnel spécial.

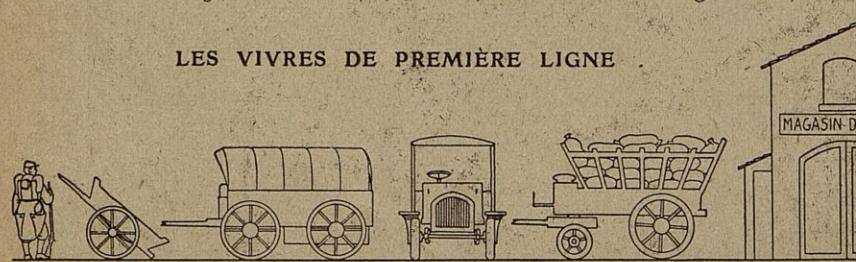
Le personnel de l'intendance est représenté par deux catégories d'officiers : a) les directeurs et ordonnateurs (ce sont les intendants et sous-intendants militaires) ; b) les officiers d'administration des bureaux et des différents services (ce sont les exécutants).

Le personnel de l'intendance a une hiérarchie propre ; il est assimilé à l'officier et en a les droits et avantages.

Le rôle de l'intendance en campagne est multiple et très ingrat ; on a, de tout temps, incriminé ce service aux armées ; c'est qu'il est bien difficile de pourvoir à tout en campagne ; on doit cependant, en conscience, reconnaître que, depuis quelque temps, par suite des méthodes employées, par suite des moyens pris, par suite surtout d'un matériel perfectionné et de l'emploi des automobiles de réquisition, ce service se tient à la hauteur des circonstances et donne peu de reproches à formuler.

Les officiers de l'intendance sont tirés des corps de troupe après des examens particuliers passés au siège des corps d'armée ; ils entrent alors dans le corps de l'intendance comme « attachés à l'intendance ». Après un certain temps de stage, ils sont promus sous-intendants militaires (adjoints à l'intendance, sous-intendants de 3^e, 2^e 1^{re} classe, enfin intendants militaires et généraux).

LES VIVRES DE PREMIÈRE LIGNE



De GAUCHE A DROITE. — Vivres du sac : l'homme porte sur lui un jour de vivres de réserve et ses petits vivres : pain, conserves, biscuit, sucre, café, sel. — La voiture de compagnie, cuisine roulante : repas de la journée. — Train régimentaire : porte deux jours de vivres frais, viande de conserve ; se réapprovisionne au convoi de l'intendance. — Automobile pour le transport journalier de la viande. — Train de l'intendance : voitures réquisitionnées portant un jour de vivres de réserve. — Magasin de l'intendance : installé sur le pays, peut contenir un ou deux jours de vivres de réserve.

Un personnel de l'intendance est affecté à chaque unité de troupe, et varie selon l'importance de cette unité.

Ce personnel comprend tous les éléments nécessaires au bon fonctionnement du service : intendant, officiers d'administration, sous-officiers, caporaux, soldats de la section ; chevaux, voitures, fourgons à vivres, voitures à viande, cuisines roulantes, etc.

Les vivres

D'abord nourrir la troupe est la principale des opérations du service de l'intendance.

La troupe est alimentée par les soins des commandants d'unités qui reçoivent, eux, des allocations en nature, fournies par ce service de l'intendance, et des allocations en deniers, fournies également par ce même service.

Il en résulte cette particularité que c'est bien le service de l'intendance qui doit pourvoir aux besoins divers des unités, mais que c'est au commandant de chaque unité qu'incombe le soin de nourrir ses hommes, ce qui est rationnel.

Les allocations en nature forment l'ensemble des vivres du jour.

Les allocations en deniers consistent en une prime fixe journalière, et rentrent dans le chapitre « Solde ».

C'est donc le chef d'unité qui, avec les denrées « vivres du jour » et avec les deniers qu'il touche, doit faire vivre sa troupe. Là se montre le talent du chef « débrouillard » qui tantôt sait employer ses vivres ou ses deniers suivant les ressources des localités où demeure sa troupe.

Dans certains cas difficiles, dans des pays riches et pour la première fois parcourus, la troupe peut vivre chez l'habitant ; c'est alors l'habitant qui nourrit entièrement le soldat sur des bons fournis par l'autorité militaire, après entente avec la municipalité (bons pour une demi-journée, une journée de vivres) ; c'est un mode d'alimentation très facile, mais qui ne peut s'appliquer que dans des cas spéciaux.

Dans les autres cas, et ce sont les plus fréquents, le service de l'intendance pourvoit aux distributions :

1^o De pain ; 2^o de viande ; 3^o de petits vivres, transportés sur les voitures de l'intendance, versés aux trains régimentaires et consommés par la troupe.

En principe, le pain est fabriqué en arrière, sur des points choisis à l'avance (centres, stations de gare, approvisionnement d'eau).

Le pain est transporté et livré aux corps de troupes.

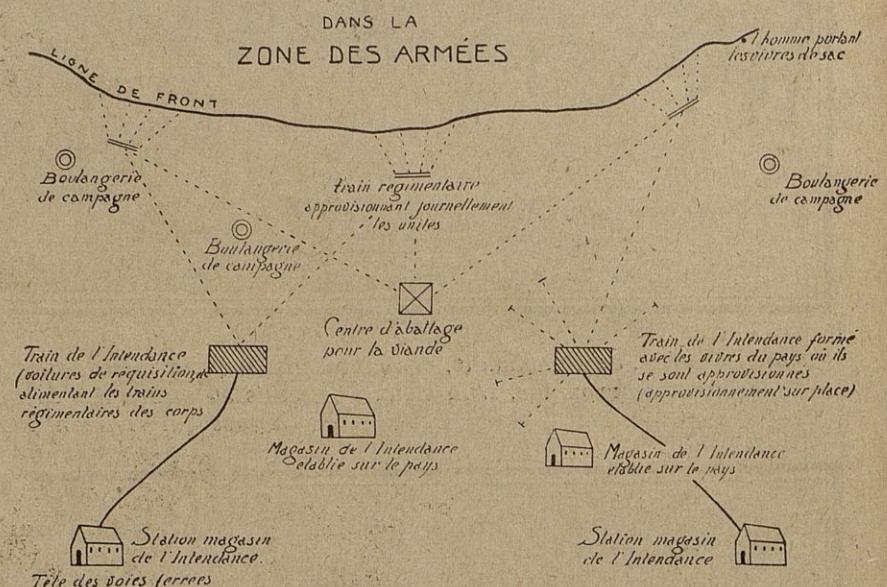
Il en est de même de la viande.

La viande provient de centres de boucheries militaires, créées sur les derrières de l'armée, exploitées par le personnel militaire. La viande est transportée et livrée aux corps de troupe au moyen de fourgons particuliers. (Durant la campagne de 1914-1915, on a fait usage des grands autobus parisiens qui, aménagés ad hoc, ont rendu de réels services.)

Les petits vivres comprennent : le sucre, le café, le sel, le tabac, etc., et sont apportés aux troupes au moyen des fourgons de l'intendance.

D'après ce qui précède, on voit facilement « en théorie » l'application du principe de l'alimentation.

SCHEMA DE L'APPROVISIONNEMENT



Le service de l'intendance fournit aux corps de troupe les vivres les plus nécessaires ; ceux-ci s'approvisionnent sur le pays, ou d'autre façon, pour les denrées supplémentaires.

Mais « en pratique », quelquefois l'application du système est bien difficile, surtout, par exemple, dans une marche en retraite ; lors d'une agglomération particulière de troupes sur un point ; dans un pays boisé, montagneux ; dans des endroits privés de voie ferrée, etc.

Ce qui vient d'être sommairement exposé pour l'alimentation des hommes de troupe, s'applique également pour celle des animaux. L'avoine, le foin, la paille sont fournis par l'intendance ; les corps de troupe peuvent cependant se procurer sur place, dans le pays, ces denrées, et passer alors des marchés eux-mêmes pour subvenir à l'alimentation des animaux de l'unité.

La réquisition, dans certains cas, est employée. C'est un procédé commode pour obtenir, dans les localités, les ressources nécessaires aux corps de troupe.



LE CONVOI AUTOMOBILE, CHARGÉ DE RAVITAILLER LES TROUPES, EST ARRIVÉ À LA PETITE VILLE OU SERA FAITE LA DISTRIBUTION POUR CHAQUE UNITÉ

C'est l'autorité municipale qui est chargée elle-même du soin de rechercher et de réunir les denrées demandées. Les réquisitions sont toujours écrites.

Quelques chiffres semblent être nécessaires à donner pour qu'on puisse se rendre compte de ce qu'il faut pour l'alimentation d'unités combattantes :

	Pour une division d'infanterie (en chiffres ronds)	Pour un corps d'armée à 2 divisions (en chiffres ronds)
Un jour de vivres de réserve	20.000 kil.	40.000 kil.
Un jour de vivres des trains régimentaires	22.000 kil.	44.000 kil.
Un jour d'avoine pour les animaux	28.000 kil.	80.000 kil.
Un jour de foin pressé pour les animaux	12.000 kil.	36.000 kil.
Viande fraîche, par jour	12.000 kil.	24.000 kil.

(1) Voir les numéros 22, 23 et 28 du Pays de France.

Si l'on admet qu'une voiture à un cheval peut porter 500 kilos, une voiture de réquisition à deux chevaux, une moyenne de 1.000 kilos; un chariot de parc à quatre chevaux, une moyenne de 1.500 kilos; une fourragère de cavalerie ou d'artillerie à quatre chevaux, une moyenne de 1.500 kilos; enfin sur voie ferrée, en donnant le maximum de chargement à un wagon, soit 10 tonnes, on peut se faire une idée générale de ce qui est nécessaire pour alimenter en *un jour* les hommes et les animaux d'un corps d'armée : 400 voitures à un cheval ou 200 voitures à deux chevaux, ou 150 voitures à quatre chevaux, ou enfin un train de chemin de fer de *vingt wagons*.

L'homme porte avec lui *un jour* de vivres de réserve; de plus il a ses petits vivres.

Les trains régimentaires portent deux jours de vivres au taux rations fortes, et certains suppléments permettant de constituer une ration de vivres de réserve.

Les trains de l'intendance par corps d'armée sont approvisionnés à *un jour* de vivres de réserve.

Les magasins créés par l'intendance sur le pays et avec les ressources locales peuvent contenir un ou deux jours de vivres de réserve. Enfin les trains de ravitaillement, partant des têtes d'étapes de guerre, sur le front, peuvent être estimés, portant eux-mêmes un ou deux jours de vivres de réserve.

Somme toute, sur la ligne de front, la nourriture est assurée à l'homme par trois journées. Sur cette même ligne, avec l'échange des trains de l'intendance (voitures de réquisition ou autres), l'homme peut compter sur quatre jours de vivres.

La fourniture des équipements

En principe, tous les corps de troupe doivent utiliser, pour l'entrée en campagne, leur collection de guerre, maintenue au magasin des unités toujours intacte; il s'en suit que l'homme part avec des *effets neufs*.

De même pour les objets de campement et le harnachement de la cavalerie.

L'entrée en campagne se fait donc dans de très bonnes conditions, mais l'usure est rapide, et il faut pourvoir au remplacement.

Le dépôt, restant dans la garnison, confectionne au fur et à mesure des ballots formés avec les objets d'utilité réclamés par le corps en campagne. Ces ballots sont dirigés, par les soins des transports de la Guerre, sur le corps en campagne.

D'autre part, *sur place*, le corps en campagne peut effectuer des achats d'objets urgents.

Pour alimenter les dépôts, les magasins centraux, dirigés par le service de l'intendance, confectionnent les objets réclamés, vêtements, campement, etc.

Enfin les corps peuvent également s'approvisionner au moyen de prises sur l'ennemi.

Les objets non utilisables sont renvoyés au dépôt ou vendus sur place.

Solde et comptes des corps

Le service de la solde, ainsi que la surveillance des comptes des corps, sont sous la direction du service de l'intendance.

Ce sont les intendants des corps qui ordonnancent les dépenses et vérifient les comptes, comme durant le temps de paix.

L'intendant n'est qu'un ordonnateur, il ne dispose pas des fonds, et c'est aux payeurs de l'armée que s'adressent les unités pour toucher les fonds nécessaires à leur vie propre.

Les crédits affectés à une armée sont ordonnancés par l'intendant, qui délègue à ses intendants ou sous-intendants ses pouvoirs dans la limite prescrite.

Le service de l'intendance a encore une mission importante aux armées. Ce sont, en effet, les officiers du service de l'intendance qui remplissent les fonctions de l'état civil aux armées.

Ils restent, en effet, en possession des attributions qu'ils tiennent des lois, ordonnances et décrets, comme officiers publics, ou qu'ils exerçaient en vertu de la délégation ministérielle et notamment en matière de contributions de guerre, de casernements, de gîtes et géolages, de réquisitions, de pensions militaires, d'état civil aux armées, d'appositions de scellés, de successions militaires, de prises sur l'ennemi, d'opérations relatives aux ventes faites par les domaines, de trésoreries et de postes aux armées.

En ce qui concerne l'état civil, les intendants militaires en tiennent les registres, reçoivent les testaments, dressent les procurations, donnent les certificats de vie.

LA JUSTICE MILITAIRE AUX ARMÉES

Le service de la justice militaire aux armées est basé sur un principe fondamental : rapidité et équité.

On conçoit facilement qu'en campagne, la justice doit être dégagée de tout cet attirail qui, en temps de paix, obstrue le bon fonctionnement de ce service, et que chacun désirerait voir complètement supprimé pour la bonne renommée de « la Justice elle-même ».

Chaque division possède le personnel nécessaire pour pouvoir créer un conseil de guerre qui fonctionne au moyen de juges pris parmi les officiers de la division.

A chaque armée existe également un conseil de guerre et un conseil de révision.

Le conseil de révision peut casser le jugement du conseil de guerre et renvoyer l'inculpé devant un nouveau conseil. Il peut simplement confirmer le premier jugement.

Il n'y a pas d'appel en cassation. Les jugements sont applicables dans les vingt-quatre heures. Il s'agit de frapper les esprits et de faire comprendre à tous, qu'ici en campagne, la justice n'est pas « boîteuse ».

Tous les militaires aux armées, et toutes personnes attachées à un titre quelconque à l'armée sont justiciables des conseils de guerre. Sur le territoire ennemi, les habitants, prévenus d'un crime ou délit prévu par le code militaire, sont également justiciables des conseils de guerre.

Les conseils de guerre, en principe, se composent de cinq ou sept officiers; la composition de ces conseils diffère suivant le grade de la personne à juger.

Les membres du conseil de guerre délibèrent sur la culpabilité de l'inculpé; ils appliquent la peine. Ils sont donc *jurés et juges*.

La procédure des conseils de guerre aux armées se fait comme en temps de paix.

C'est l'officier de police judiciaire, désigné par le chef de corps ou d'unité, qui établit les procès-verbaux de constatation, de l'état des lieux, d'interrogatoire, etc.

Le chef de corps rédige alors une plainte en conseil de guerre qui comporte comme dossier toutes les pièces établies par l'officier de police judiciaire, et toutes les pièces nécessaires pour faire connaître l'inculpé. (Rapport du chef de l'unité, état signalétique, service, etc.)

Le général commandant donne l'ordre d'informer. (Seul, le général peut donner un ordre d'informer, c'est-à-dire faire passer un militaire devant le conseil. En temps de paix, ce pouvoir supérieur appartient au général de corps d'armée; en campagne, le général commandant une division a ce même pouvoir.)

Le commissaire rapporteur du conseil de guerre est, par suite, saisi de l'affaire; il interroge le prévenu, les témoins, fait son rapport, et ce n'est qu'à la suite de ce rapport qu'est donné l'ordre de mise en jugement ou l'ordonnance de non-lieu.

Les jugements sont rendus séance tenante, les juges militaires délibérant seuls et sans communiquer avec personne.

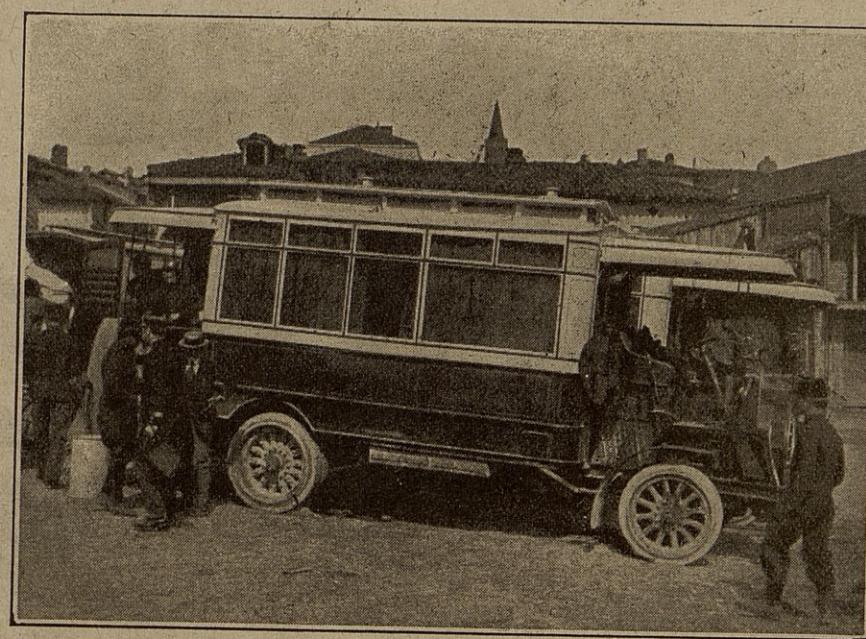
La sentence est rendue par le président qui donne lecture du jugement en séance publique.

L'inculpé reçoit communication de la sentence par les soins du greffier qui la lui lit devant la garde assemblée en armes.

Les méfaits doivent, en campagne, être punis sans retard et avec sévérité; il faut réprimer au plus vite l'indiscipline, le vol, le pillage et les autres crimes. Mais nous rappellerons, au Corps législatif, le colonel Régis, vétéran des guerres du premier Empire :

« Dans l'armée qui fit la guerre de Russie, il y eut très peu de délits. Ce n'était pas l'intimidation produite par les séverités de la loi, c'était le sentiment du devoir et de l'honneur qui donna ce résultat. Ce qui fait une bonne armée, c'est l'exemple de ses chefs, c'est son patriotisme et son dévouement. Ce n'était pas à la crainte du code militaire que l'armée obéissait, le matin de la bataille de la Moskowa, lorsque les soldats disaient à Napoléon : « Sois tranquille, tes soldats ont promis de vaincre et ils vaincront. »

COMMANDANT B. DE L.,
Breveté d'état-major.



L'AUTOBUS, DONT LES PARISIENS SONT PRIVÉS DEPUIS NEUF MOIS, EST CHARGÉ DE TRANSPORTER LA VIANDE FRAICHE A NOS SOLDATS



UN LONG CONVOI, COMPOSÉ D'UNE QUARANTAINE DE VOITURES AUTOMOBILES, CAMIONS, AUTOBUS, VOITURES DE LIVRAISON, SE RENDANT AU FRONT, TRAVERSE UNE FORÊT

les paroles que prononçait, en 1857, au Corps législatif, le colonel Régis, vétéran des guerres du premier Empire :

« Dans l'armée qui fit la guerre de Russie, il y eut très peu de délits. Ce n'était pas l'intimidation produite par les séverités de la loi, c'était le sentiment du devoir et de l'honneur qui donna ce résultat. Ce qui fait une bonne armée, c'est l'exemple de ses chefs, c'est son patriotisme et son dévouement. Ce n'était pas à la crainte du code militaire que l'armée obéissait, le matin de la bataille de la Moskowa, lorsque les soldats disaient à Napoléon : « Sois tranquille, tes soldats ont promis de vaincre et ils vaincront. »

LES DISTRACTIONS DE NOS TROUPIERS



Lièvres, lapins, perdreaux qui améliorèrent le menu un peu monotone de nos soldats ont disparu maintenant de la région des combats ; on se rabat sur la pêche. Le propriétaire a permis à nos poilus de pêcher dans son étang, près du front ; aussi quelle fameuse partie de pêche et quelle joie de prendre tous ces poissons aux écailles d'argent !



Le grand filet a été tendu à travers l'étang, puis l'un des bouts ramené à la rive auprès de l'autre ; c'est la pêche au tramail, pêche toujours fructueuse. Carpes, brèmes, perches et barbillons sont pris sans grandes difficultés ; en friture ou au court-bouillon, ils apporteront un changement appréciable au rata de tous les jours.

A CENT MÈTRES DE L'ENNEMI



Dans une attaque vigoureuse, ce village a été enlevé aux Allemands ; au milieu des maisons, à moitié démolies par la canonnade, sont creusées les tranchées ; les lignes ennemis sont à peine à vingt mètres de là, ce qui n'empêche pas nos fantassins de paraître tranquilles



Cette vue a été prise en arrière de la même tranchée ; elle donne un aspect de la désolation et des ruines causées par la bataille dans ce petit village ; monteaux de débris, toits emportés, maisons éventrées, c'est la vision que laisse la guerre partout où les Allemands ont passé.



Tous les dimanches, lorsqu'il n'y a pas bataille, la musique du régiment donne un concert sur la place du village ; la population civile a été chassée par les obus ; il n'y a guère que les soldats qui viennent écouter et applaudir leurs camarades ; ce n'est pas seulement à leur virtuosité qu'ils rendent hommage, mais aussi au courage qu'ils montrent pour aller relever les blessés.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

COMMENT S'OPÈRE
UN DÉBARQUEMENT

La lutte formidable, qui se poursuit en Europe depuis huit mois, a étendu son front jusqu'en Orient, jusqu'aux portes de l'Asie; les Turcs, devenus les vassaux de l'Allemagne, se sont jetés dans l'aventure, et les alliés vont leur donner la leçon qu'ils ont imprudemment cherchée.

L'escadre franco-anglaise a déjà frappé à coups redoublés aux portes des Dardanelles. Bien défendu par la nature, puis par la main de l'homme, le détroit ne peut être franchi qu'au prix de grandes difficultés que viennent augmenter encore les mines sous-marines, mouillées dans les passes les plus étroites, et les mines dérivantes emportées par le courant qui descend de la mer de Marmara vers la mer Egée.

Dans la première tentative pour forcer le détroit, l'escadre alliée a subi des pertes douloureuses; et cependant marins anglais et français avaient rivalisé d'ardeur pour imposer silence aux batteries qui en défendent l'entrée.

Malgré tant d'audace et de bravoure, les Dardanelles n'ont pu être forcées par les navires seuls; maintenant que les « Poilus » et les « Tommies » d'Occident sont venus rejoindre leurs frères d'armes, les marins, leur résistance sera brisée. La tâche, il ne faut point se le dissimuler, sera ardue; car une opération de débarquement en terre ennemie, défendue par des troupes pourvues de l'armement moderne, est chose très difficile; elle n'est cependant pas au-dessus du courage et de la valeur de l'armée franco-anglaise déjà si riche en gloire conquise sur les champs de bataille d'Occident.

Glorieux précédents

Notre histoire militaire et maritime est fertile en opérations de débarquement. L'une des plus étonnantes et des plus rapidement conduites est celle que Duguay-Trouin effectua en 1710, au Brésil.

Avec sept vaisseaux de ligne, armés chacun de 60 à 74 canons, quatre frégates, deux galiotes, une flûte et un corps de débarquement de 2.100 hommes, l'audacieux marin français s'empara de Rio-de-Janeiro, malgré la violente opposition des forts qui défendent les passes de la baie. En quelques jours, la ville était prise; Duguay-Trouin rapportait à la France une rançon de deux millions de francs et de cinq cents caisses de sucre que Rio-de-Janeiro avait dû donner pour recouvrer sa liberté.

D'autres débarquements, dont les résultats ont été particulièrement fructueux pour notre pays, illustrent notre passé maritime et militaire; nous citerons celui des troupes allant conquérir Alger et l'Algérie, celui des armées franco-anglaises en septembre 1854, en Crimée, qui allaient combattre les Russes, nos vaillants alliés d'aujourd'hui, et défendre les Turcs, maintenant courbés sous la botte germanique.

Des champs de bataille de l'Alma, d'Inkermann, des tranchées de Sébastopol, Anglais et Français ont remporté les germes de l'affection sacrée qui les unit aujourd'hui à leurs frères d'armes russes contre des ennemis qui, eux, sont liés par une commune barbarie.

A cette époque, les flottes ne craignaient que le mauvais temps et le canon. En Crimée, la tempête surprit l'escadre alliée au mouillage, et causa la perte de plusieurs vaisseaux. Les navires n'étaient pas encore tous cuirassés, et leurs coques étaient vulnérables aux boulets ennemis.

C'est sur les rives du Bosphore et dans le port de Varna, qui appartient aujourd'hui à la Bulgarie, que les alliés établirent leur base et s'exerçèrent à des opérations de débarquement.

Les flottes combinées franco-anglaises comprenaient deux cent cinquante navires; la flotte française était représentée par quinze vaisseaux de ligne dont un à vapeur, onze frégates à vapeur, quatorze corvettes, huit frégates-transports et quarante-neuf transports de commerce portant 28.000 hommes de troupe et de marins. Les Anglais avaient une flotte analogue et un corps expéditionnaire de la même valeur que le nôtre.

AMIRAL JOHN MICHEL DE ROBECK
de la marine anglaise
commandant les escadres alliées

Nous citons ces chiffres pour montrer l'importance du matériel flottant qu'il a fallu pour le transport et le débarquement des troupes.

En dehors de l'organisation matérielle et de la préparation d'un corps expéditionnaire et de son transport, il existe d'autres questions importantes, telles que la réunion du matériel de débarquement, le choix d'une base et des points de la côte ennemie où s'effectuera l'opération de la mise à terre, la localisation des défenses ennemis.

Enfin il faudra approvisionner en vivres, en munitions, en matériel de toute sorte le corps expéditionnaire avant et après le débarquement; c'est ici qu'intervient le choix d'une bonne base avec un port et une rade abritée d'où les convois de ravitaillement pourront être dirigés en territoire ennemi, et où blessés et malades pourront être évacués.

Sur la plage d'Old Fort, en Crimée, le débarquement de trois divisions françaises, de dix-huit canons et de leurs attelages, commencé à huit heures fut achevé à midi et demi. Le débarquement de toute l'armée française et de

son matériel exigea trois jours, et cependant il ne fut pas gêné par l'ennemi. Les chalands et embarcations furent protégés par des chaloupes armées en guerre et par les bâtiments disposés au mouillage, en ligne de file, prêts à battre de leur artillerie la plage de débarquement qui avait été habilement choisie, car, contre toute attente, les troupes purent mettre pied à terre sans que l'escadre alliée eut à tirer un coup de canon.

On connaît la suite de cette expédition de Crimée, si meurrière, qui se termina par la prise de Sébastopol et le traité de Paris qui fermait les détroits aux bâtiments de guerre russes, et que le futur traité de paix rouvrira pour toujours à notre grande Alliée.

Les conquêtes de la Cochinchine, du Tonkin, de la Tunisie, de Madagascar, débutent par des débarquements réussis auxquels la marine prêta un habile et précieux concours.

Les difficultés actuelles d'un débarquement

Les débarquements d'autrefois, même ceux du siècle dernier, étaient un jeu d'enfant à côté de ceux d'aujourd'hui. Les baies favorables au mouillage d'une flotte et d'un convoi chargé de troupes prêtes à être déversées sur un territoire ennemi peuvent être maintenant semées de mines et rendues de ce fait impraticables, si l'assaillant n'a pas eu soin de se faire précéder de dragueurs de mines, bâtiments de petite dimension et de faible tirant d'eau, dont le but est de faire exploser ces redoutables engins sous-marins.

Actuellement, les points d'une côte propice à une mise à terre des troupes sont défendus, non seulement par des forts, dont l'armement comprend le plus souvent des pièces de gros calibres telles que 355 m/m, 280 m/m, mais aussi par des ouvrages d'art, des tranchées, des réseaux de fils de fer, des batteries mobiles d'obusiers et de canons de campagne. Les passes étroites d'une rade ou d'un détroit peuvent être barrées par des estacades en bois, des filets d'acier fixés à des flotteurs que des grappins ou des ancres attachent au fond de la mer. Pour transporter un corps expéditionnaire de 500.000 hommes, par exemple, une flotte commerciale de cent dix paquebots et cargo-boats est nécessaire.

En effet, un grand paquebot tel que la *France*, de 27.000 tonneaux, ne peut transporter, au maximum, que 4.000 hommes de troupe et 200 chevaux, en dehors de son équipage.

Pour éviter l'encombrement, le convoi est fait en plusieurs échelons, avec des ports d'embarquement différents.

Le corps expéditionnaire, formé dans les dépôts de la métropole et des colonies, comprend toutes les armes : infanterie, cavalerie, artillerie, génie, intendance, aérostiers, aviation, service de santé. Lorsque sa préparation est terminée, ses divers éléments sont dirigés vers les ports d'embarquement où les bâtiments de commerce requisitionnés par les soins des administrateurs de la Marine ont été réunis, armés et tenus prêts à partir avec leur plein de charbon et leur approvisionnement complet de vivres. Selon les dispositions des ports, ces bâtiments ont été amarrés le long des quais ou amenés en rade; c'est là qu'ils attendront l'heure de l'embarquement des troupes et l'instant émouvant de l'appareillage pour le lointain pays où, coûte que coûte, flottera le pavillon national.

Nous avons conservé le souvenir d'un embarquement de troupes que certaines circonstances rapprochent de l'actualité. C'était lors des affaires de l'île de Crète, en 1897; les nations intéressées envoyaien en toute hâte des soldats tenir garnison dans cette île mise à feu et à sang par ses habitants.

Nous n'oublierons jamais le beau spectacle des soldats coloniaux, la plupart vieux briscards, défilant dans Toulon, drapeau au vent, musique en tête, les canons de fusil fleuris, pour embarquer à bord du cuirassé *Bouvet*, amarré aux appontements de l'arsenal et qui devait appareiller pour la Crète aussitôt l'embarquement terminé.

Le commandant en second du cuirassé était le capitaine de frégate Guépratte, aujourd'hui contre-amiral et commandant la division navale française des Dardanelles.

Depuis, les événements ont marché.

La Crète, que les puissances gardaient militairement, s'est détachée de l'empire ottoman comme un fruit trop mûr, et ce sont des mines turques qui ont coulé le *Bouvet* et son équipage en quelques secondes.

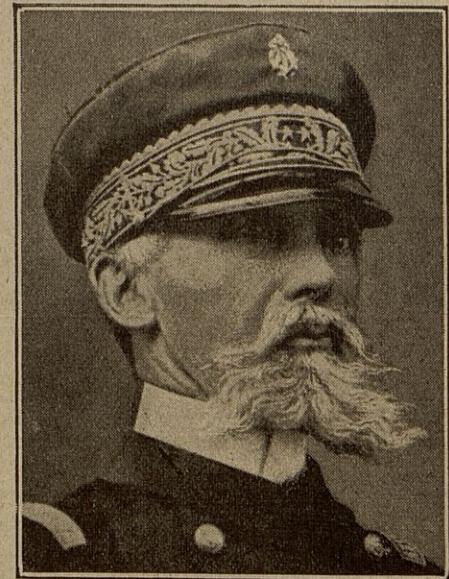
Dans les ports, les troupes de débarquement ont pris place à bord des bâtiments désignés à l'avance, qui, à l'heure prescrite, vont appareiller et se former au large, en convois; des bâtiments de guerre les accompagneront dans les parages où les navires de guerre ennemis pourraient les attaquer.

En prévision d'événements de mer qui peuvent surgir à tout instant, le convoi emporte pour plusieurs jours de vivres. Des bœufs et des moutons vivants sont répartis sur les diverses unités. Selon la longueur de la traversée et les difficultés d'approvisionnement, il sera indispensable de joindre aux convois des bâtiments charbonniers et des pétroliers, et aussi un ou plusieurs navires frigorifiques. Ces derniers ont surtout pour rôle d'assurer l'alimentation en viande du corps expéditionnaire, après le débarquement en terre ennemie.

La partie difficile de l'opération est de faire vivre et d'approvisionner en munitions le corps expéditionnaire; la tâche sera d'autant plus délicate que la base choisie, pour des raisons stratégiques, sera plus pauvre en provisions de toutes sortes, en eau potable, en matières nécessaires à la vie usuelle.

Si l'on aligne des chiffres pour montrer ce qu'absorbe un corps expéditionnaire de 50.000 hommes, on restera étonné. Il faut naturellement 50.000 rations de pain par jour, soit 35.000 kilos de farine environ, qui seront pétris et cuits dans les pétroliers mécaniques et fours des navires.

Le convoi aura embarqué pour quinze jours de vivres, soit 500 tonnes de pommes de terre, 90 tonnes de haricots, presque autant de riz, légumes en conserve divers.



CONTRE-AMIRAL GUÉPRATTE
commandant l'escadre française d'Orient



Chaque soldat reçoit un demi-litre de vin par jour; il faudra donc, par conséquent, par jour, pour le seul corps expéditionnaire, 25.000 litres, sans tenir compte des quantités qui seront nécessaires aux marins.

Il est difficile de donner des chiffres très certains au sujet des quantités de charbon et d'eau nécessaires pour assurer le service de va-et-vient d'une pareille flotte entre la base et la métropole, mais on peut compter, par semaine, 7.000 tonnes de charbon, 2.000 à 3.000 tonnes d'eau industrielle, 1.500 tonnes d'eau potable, que charbonniers et citerne devront apporter hebdomadairement, si la base ne peut fournir régulièrement ces quantités.

Les bâtiments ont des bouilleurs qui distillent l'eau de mer, mais ces appareils sont juste suffisants pour alimenter en eau les équipages de navires, et pour assurer la vie industrielle des bâtiments de guerre.

En outre, deux ou trois bâtiments-hôpitaux sont adjoints au convoi, soit pour soigner les blessés et les malades, soit pour les rapatrier dans les hôpitaux de la métropole, et pour assurer le ravitaillement du corps expéditionnaire en pansements et médicaments. Ces bâtiments doivent posséder un approvisionnement important de vivres particuliers, tels que chocolat, riz, lait, œufs, pour subvenir à l'alimentation des malades et des blessés.

Lorsque les troupes seront débarquées, ce sera un va-et-vient continual de bâtiments ravitaillateurs entre la base et la zone des opérations; souvent les marins auront des difficultés à vaincre pour assurer le ravitaillement, difficultés dues au mauvais temps, au manque de moyens pratiques pour débarquer le matériel délicat, lourd et encombrant; mais, comme leurs prédecesseurs, débrouillards, courageux, pleins d'entrain, ils réussiront, soyez-en certains.

Les préparatifs

En outre des approvisionnements en vivres, munitions, du matériel militaire tels que avions, postes de télégraphie sans fil, postes téléphoniques, projecteurs, le convoi maritime doit emporter le matériel de débarquement qui consiste en chalands pontés pour l'artillerie et les poids lourds, en chalands creux démontables, formés de tranches longues de 4 mètres, larges de 5 mètres environ, et ayant une profondeur de 0 m. 90 (ces chalands, une fois montés, pèsent trois à quatre tonnes), en radeaux en bois, en radeaux légers en bois et en acier. A ces moyens s'ajoutent ceux fournis par les embarcations de l'escadre.

corps expéditionnaire, et indiquées par un ordre écrit qui complète un plan dit : « plan de mouillage ».

La veille du jour de débarquement, les chalands démontables, chalands pontés, radeaux, sont mis à l'eau, prêts à recevoir leurs hommes ou leur matériel. Déjà des exercices nombreux ont été effectués, soit à la base, soit sur des territoires des alliés, avant l'opération réelle, afin que chacun sache ce qu'il doit faire au moment voulu; on évitera ainsi le désordre, l'indécision, dont l'ennemi pourrait profiter.

Dans une opération comme celle-ci, tous les détails doivent être réglés à l'avance, rien ne doit être laissé à l'improvisation.

Pour obtenir la mise à terre rapide des contingents, il faut que le temps soit favorable; une mer clapoteuse gênerait le remorquage et l'accostage sur la côte; l'amiral et le commandant du corps expéditionnaire choisissent le jour et l'heure d'après les prévisions météorologiques du lieu; des ordres écrits sont donnés à tous les commandants d'unité pour fixer les détails de l'opération.

L'heure choisie est généralement très matinale afin que, le soir, il y ait à terre des troupes en nombre suffisant pour subir un premier contact avec l'ennemi.

Le débarquement

Au jour et à l'heure fixés, au signal par pavillon hissé par l'amiral, ou à un signal par télégraphie sans fil, les troupes d'avant-garde embarquent dans les chalands, embarcations, radeaux, qui, après avoir reçu leur chargement, sont pris, par groupes de trois ou quatre, à la remorque des remorqueurs et canots à vapeur.



CANOTS DE DÉBARQUEMENT



SOUS LA PROTECTION DES NAVIRES DE GUERRE, LES TROUPES OPÈRENT LEUR DÉBARQUEMENT

Les chalands pontés permettent de débarquer l'artillerie plus commodément; il suffit, en effet, de disposer des planches armaturées et établies formant passerelle du chaland à terre, et sur lesquelles passent les pièces et les caissons à munitions; tandis qu'avec des chalands creux, l'emploi de grues flottantes serait indispensable pour soulever le matériel et le déposer à terre.

Pour conduire à terre ces chalands et radeaux, des remorqueurs auront été rassemblés à la base; les canots à vapeur de l'escadre sont aussi employés.

Les embarcations et canots à vapeur des bâtiments de guerre sont disposés en guerre, c'est-à-dire munis d'un canon de 37 m/m monté sur pivot à l'avant, et les hommes de l'équipage sont armés de fusils et de revolvers pour protéger les chalands et radeaux où les hommes de troupe trop nombreux n'auraient pas assez de facilités pour se défendre.

Quelques jours avant le débarquement, le commandant aura fait rechercher les points de la côte qui présentent les conditions les plus favorables, c'est-à-dire les plus protégés naturellement contre les ouvrages ennemis, ceux qui se prêtent le plus commodément à l'accostage ou à l'échouage des chalands ou radeaux, et à la mise en action immédiate des troupes débarquées.

Les plages d'assez grande étendue sont propices à un débarquement, car, dans ce cas, les canots et chalands peuvent s'approcher très près du rivage; les hommes peuvent débarquer sans se mouiller les pieds à l'aide des planches de débarquement dont tous les canots d'escadre sont munis.

Le rôle des hydravions prend ici une grande importance; les aviateurs sont chargés de faire des reconnaissances afin de localiser la position des troupes et des batteries ennemis, l'emplacement des ouvrages de défense; d'autre part, ils ont à s'assurer si aucun engin sous-marin n'a été mouillé sur la route que suivront les transports du corps expéditionnaire.

Ces reconnaissances sont complétées, si possible, par celles que font les destroyers et les torpilleurs, que leurs petites dimensions et leur faible tirant d'eau désignent pour approcher de la côte ennemie sans être trop inquiétés.

La veille du débarquement, les bâtiments de guerre mouillent en ligne de file en face des positions choisies, de façon à présenter un de leurs bords du côté de terre; ainsi ils peuvent battre de leur artillerie, avec un effet maximum, la région où s'effectuera la mise à terre du corps expéditionnaire. Du côté du large, et de manière à être protégés par les lignes des bâtiments de guerre contre une action d'artillerie possible de l'ennemi, les bâtiments du convoi mouilleront en ordre. Toutes les positions de mouillage ont été désignées à l'avance par le commandant de la force navale, d'accord avec le chef du

Pendant ce temps, les bâtiments de guerre ouvrent le feu sur les positions ennemis afin de couvrir le corps de débarquement.

Les hydravions ont pris leur vol et préviennent à chaque instant le commandant en chef des mouvements de l'ennemi. A l'aide de guidons, les premiers éléments débarqués indiquent les positions que doivent occuper les divisions, brigades et régiments. Des sapeurs et des charpentiers de marine construisent, avec des planches, des poutres et cornières de fer, des appontements dans le but de faciliter le débarquement du reste du corps expéditionnaire.

Le premier matériel débarqué c'est l'artillerie, les attelages, les munitions, puis le matériel télégraphique et téléphonique.

Enfin débarquent le commandant en chef, son état-major, son escorte. Dès ce moment, c'est la guerre sur terre qui commence, mais une guerre où il faut avancer malgré tout, et où il faut maintenir les communications avec la force navale chargée de soutenir le corps expéditionnaire jusqu'au moment où celui-ci aura conquis des positions qui lui donneront la supériorité sur l'ennemi.

Mais l'escadre, ou tout au moins une partie de ses unités, devra rester là, prête à donner non seulement son concours de soutien, mais, au besoin, son concours en hommes, en matériel d'artillerie. Elle devra aussi assurer les communications par mer et le ravitaillement, car il est douteux qu'au début notamment, le corps expéditionnaire puisse se nourrir et s'approvisionner sur le pays. C'est la flotte qui va servir de liaison avec la patrie, pour ces milliers d'hommes qui sont allés au loin planter le pavillon national.

Il faut que ces hommes aient l'âme bien trempée, que la résolution de vaincre les soutienne chaque jour. Car ils ne retourneront dans leur pays bien-aimé que lorsqu'ils auront remporté la victoire définitive. Ils auront à combattre, non seulement un ennemi tenace, mais aussi la maladie; car les eaux sont souvent contaminées, les soins hygiéniques plus difficiles à suivre, les vivres moins frais.

Mais ils savent, ces vaillants, que la victoire de la France est au bout de leurs efforts; ils savent qu'ils vont grandir au delà des mers leur renommée déjà si glorieuse; ils savent qu'au haut du mât des grands navires de guerre, dont les canons formidables sont braqués pour les proférer, flotte le drapeau tricolore; c'est la patrie qui les regarde, qui les encourage.

Et, un jour, vainqueurs, ils réembarqueront sur ces mêmes navires, couverts de gloire impérissable; et, dans les ports ensoleillés du Midi, qui les virent partir, ils reviendront au milieu des chants d'allégresse et de victoire.

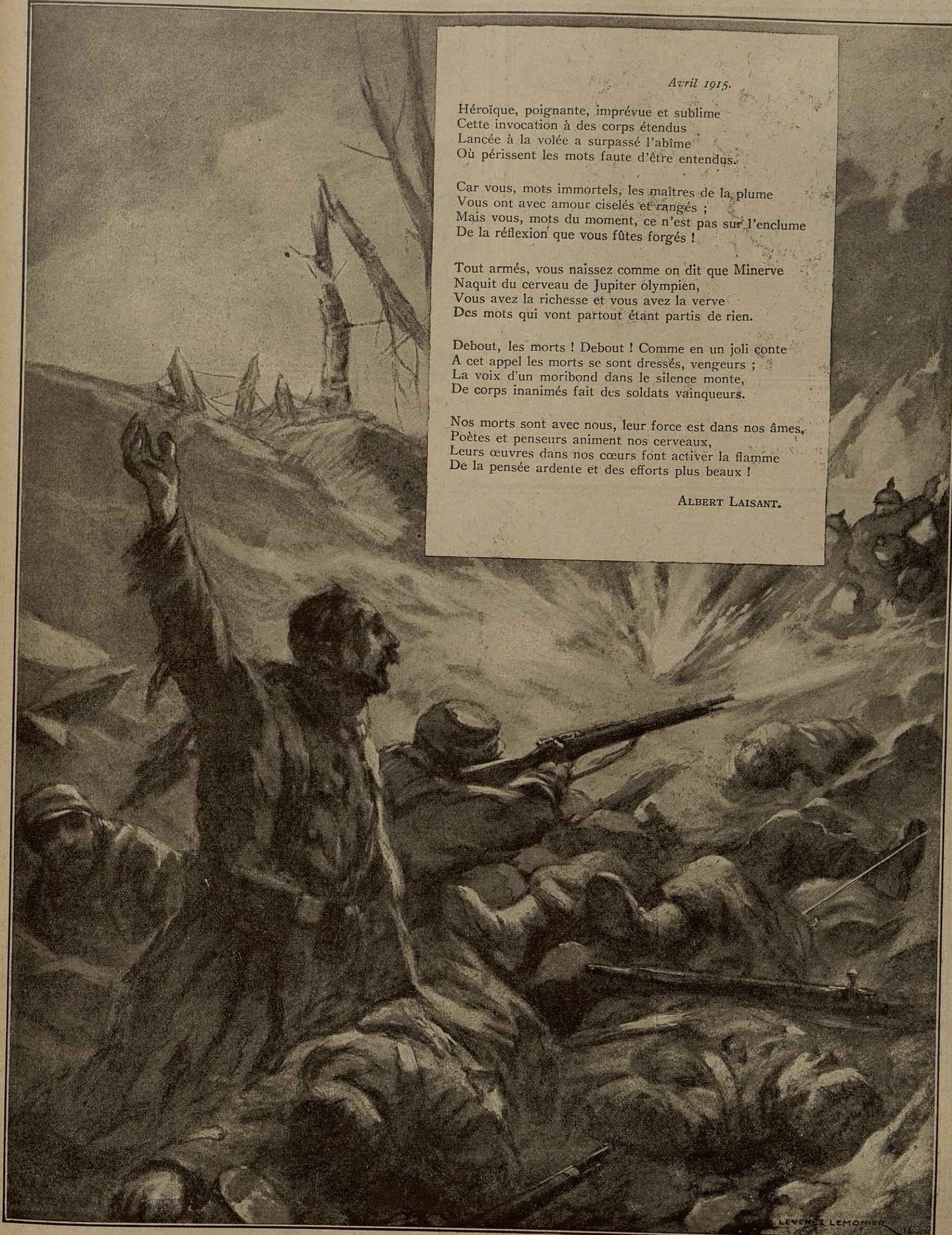
UNE SCÈNE DE TOUS LES JOURS



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Les Parisiens sont aux petits soins pour leurs chers blessés ; lorsque l'un d'eux entre dans le métro, vite on lui cède une place assise.

DEBOUT ! LES MORTS !...



Avril 1915.

Héroïque, poignante, imprévue et sublime
Cette invocation à des corps étendus
Lancée à la volée a surpassé l'abîme
Où périssent les mots faute d'être entendus.

Car vous, mots immortels, les maîtres de la plume
Vous ont avec amour ciselés et rangés ;
Mais vous, mots du moment, ce n'est pas sur l'enclume
De la réflexion que vous fûtes forgés !

Tout armés, vous naîsez comme on dit que Minerve
Naquit du cerveau de Jupiter olympien,
Vous avez la richesse et vous avez la verve
Des mots qui vont partout étant partis de rien.

Debout, les morts ! Debout ! Comme en un joli conte
A cet appel les morts se sont dressés, vengeurs ;
La voix d'un moribond dans le silence monte,
De corps inanimés fait des soldats vainqueurs.

Nos morts sont avec nous, leur force est dans nos âmes,
Poètes et penseurs animent nos cerveaux,
Leurs œuvres dans nos coeurs font activer la flamme
De la pensée ardente et des efforts plus beaux !

ALBERT LAISANT.

LEVENEX LEMONIER

Dans une tranchée assaillie, un blessé se relève criant : « Debout, les morts ! » Aussitôt d'autres blessés se redressent et repoussent l'ennemi.

DANS LES BOIS DE L'ARGONNE



Les artilleurs, qui ont fait tout récemment une si belle besogne avec notre merveilleux 75, sont installés dans ce bois de l'Argonne ; leur hutte n'est pas grande, ni bien confortable ; mais elle les abrite contre le froid et le mauvais temps ; on peut y dormir tranquillement pendant les rares accalmies de la bataille.



Enfouie dans la terre, cachée par les arbres et par des branchages, se trouve ici une cabane qui est l'un des postes les plus importants du commandement d'artillerie. Des fils téléphoniques le relient aux différentes batteries et aux postes des observateurs ; de là partent les ordres qui lancent la mitraille sur l'ennemi



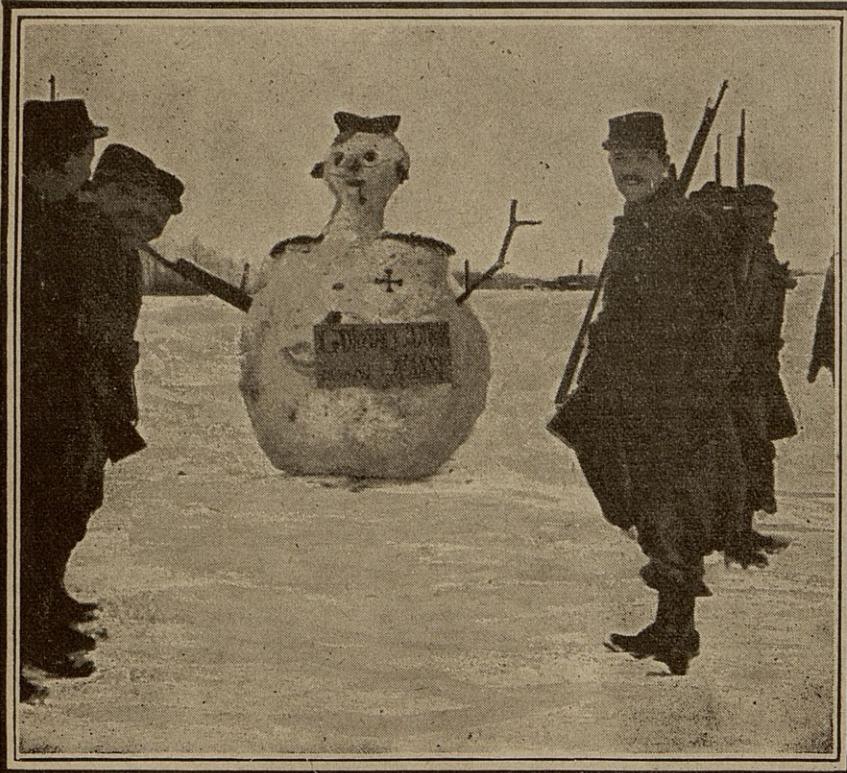
Le jour se lève ; à travers les fûts élancés des sapins, se découvrent les huttes du village improvisé dans cette forêt de l'Argonne. Sur la route déserte s'avancent, dans la brume du matin, les soldats qui apportent à leurs camarades, encore endormis, le café qui les réchauffera.

LES RUINES DE CLERMONT-EN-ARGONNE

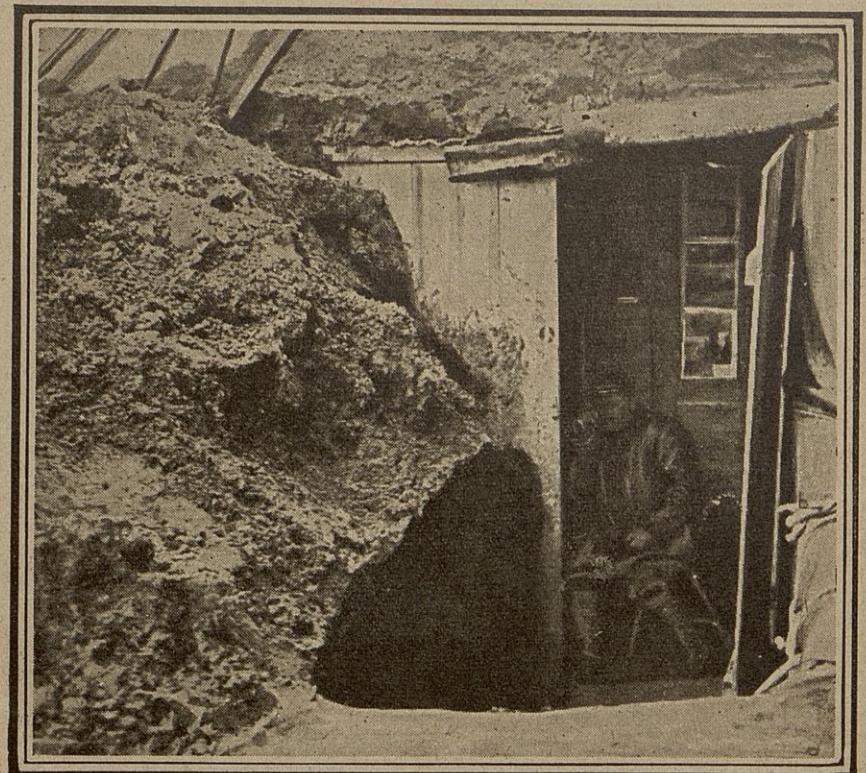


Parmi les villes martyres de la barbarie des Allemands, l'une des plus éprouvées a été la petite cité de Clermont-en-Argonne ; pas une maison qui n'ait souffert du bombardement et de l'incendie ; quelques pans de mur figurent l'église.

AUPRÈS DES TRANCHÉES EN LORRAINE



La neige, qui a été abondante dans cette région de la Lorraine, a fourni à nos troupiers l'occasion de s'amuser pendant les journées de repos ; voici un bonhomme de neige qui a été façonné de façon assez drôlatique, pas loin des tranchées.



Pour ne pas être incommodé par le ronflement des moteurs et... les bombes des taubes, le téléphoniste s'est creusé une cabine souterraine qu'il a ornée de gravures du « Pays de France » ; le confort et le luxe, on ne se refuse rien près du front !



Toujours ingénieux, nos troupiers ont fait d'une maison inhabitée un logis presque confortable ; une planche sur deux tréteaux constitue une table qu'il s'agit aussi de bien garnir ; puis, on grille une cigarette, on fume une bonne pipe, et l'on attend...

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

VII

Moyens de correspondance

(Suite)

II. Correspondance en termes convenus, détournés de leur sens habituel

Dans beaucoup de cas, la communication des informations par écrit peut se faire sous la forme d'une correspondance tout à fait ordinaire, dans laquelle le langage employé est celui du commerce ou des affaires de famille, par exemple, de telle sorte qu'un étranger qui n'est pas initié au sens caché des mots détournés de leur acceptation courante, ne saurait se douter qu'ils sont pris dans un sens spécial.

Ces lettres sont adressées à des personnes que le cercle étendu de leurs affaires ou leur situation officielle met à même de rendre des services: des fonctionnaires subalternes de l'Etat, par exemple, ou des négociants.

En juillet 1887 se déroula, devant la cour d'assises impériale de Leipzig, le procès pour espionnage des Alsaciens Klein et Kleber.

Il fut dit entre autres choses, dans l'acte d'accusation du ministère public, que l'inculpé Klein n'avait jamais été en correspondance directe avec le bureau dont le chef était le colonel Vincent, mais qu'il reconnaissait que ses lettres avaient été communiquées au Ministère de la guerre d'où ce dernier recevait ses ordres.

Afin de ne pas éveiller les soupçons, on avait eu soin de donner à ces trompeuses missives toute l'apparence d'une honnête correspondance échangée entre parents.

C'est ce qui explique la répétition constante de certains prénoms, ainsi que les bons vœux adressés à l'oncle, à la tante, ainsi qu'à d'autres personnes qui, certainement, n'ont jamais existé, ou sous le nom desquels se cachaient des personnalités bien connues du service secret français.

L'envoyer d'une correspondance de ce genre s'entend minutieusement d'avance avec son destinataire sur tous les détails de l'interprétation qu'il faudra y donner pour en découvrir le vrai sens.

C'est ainsi qu'en 1650, le prince de Condé, qui avait été jeté en prison sous l'inculpation d'avoir pris part à un complot contre les Guises et Catherine de Médicis, reçut une lettre qui, lire de la façon ordinaire, ne pouvait donner lieu à aucun soupçon.

Mais en la parcourant, Condé sauta une ligne sur deux et obtint ainsi un sens qui s'adaptait parfaitement à la situation où il se trouvait.

Il y a un procédé mécanique analogue, permettant de composer une correspondance secrète qu'il n'est possible de déchiffrer qu'à l'aide de ce que l'on appelle une « grille », c'est-à-dire d'une petite plaque de métal dans laquelle sont découpés des rectangles à intervalles irréguliers.

Les deux personnes qui veulent échanger des messages par ce moyen doivent posséder, chacune de son côté, une de ces grilles présentant exactement les mêmes dimensions que l'autre, et du papier de format rigoureusement identique à celui de la grille.

L'envoyer place alors sa plaque sur la feuille de papier, de façon que les bords de l'un et l'autre coïncident, et écrit, dans les rectangles découpés, la partie secrète de sa lettre.

Cela fait, il enlève la grille et remplit les espaces restés en blanc avec des phrases choisies à dessein pour que, si la lettre vient à tomber entre les mains d'une tierce personne, la lecture de l'ensemble donne un sens tout à fait différent du véritable.

À la réception de la lettre, le destinataire répète la même opération et peut ainsi lire facilement tout ce qui est visible dans le découpage et présente seul un intérêt pour lui, le reste étant caché par la plaque.

L'usage des codes et autres moyens similaires de correspondance secrète qui sont toujours très compliqués demande beaucoup de temps, ce qui permet difficilement aux espions de s'en servir en temps de guerre, mais on peut les employer en temps de paix.

On peut avoir recours encore à certains subterfuges tels que celui qui consiste à écrire avec une encre dite « sympathique » qui, lorsqu'elle est sèche, ne laisse aucune trace sur le papier. Il suffit ensuite d'exposer

celui-ci à la chaleur d'un feu, ou même d'une simple lampe, pour faire apparaître les caractères.

Mais ce procédé a été tellement employé qu'il commence à être usé, et qu'une feuille de papier entièrement blanche est toujours un objet de soupçon.

D'ailleurs c'est un principe en temps de guerre, pour couper court au déchiffrement possible d'une lettre très innocente en apparence, mais qui peut avoir un sens caché, de détruire toute correspondance prise à l'ennemi.

Ce principe doit être également appliqué en arrêtant immédiatement toute personne suspecte.

III. Correspondance chiffrée

Il y a un grand nombre de systèmes d'écriture chiffrée. L'un des plus simples est décrit dans la lettre du maréchal Soult au général Neil, en date du 26 septembre 1806, dans laquelle Soult s'exprime ainsi :

Sa Majesté me recommande de convenir avec vous d'une clef dont vous aurez à vous servir à l'avenir dans votre correspondance avec le chef d'état-major.

Le moyen le plus pratique, à mon sens, d'employer cette clef est de l'appliquer à une brochure (le titre en est donné dans la lettre) dont votre correspondant aura le double.

Le premier chiffre du nombre-clef ainsi convenu donnera le numéro de la page; le second, le numéro de la ligne en partant d'en haut, sans compter le titre.



LE GRAND CONDÉ
qui communiquait par correspondance secrète

Le troisième chiffre indiquera le mot ou la lettre voulu, et donnera sa place dans la ligne déterminée par le second chiffre. Si ce chiffre représente un mot entier, vous le soulignez; s'il représente seulement une lettre, vous le laisserez tel quel. Des virgules devront être placées entre les chiffres indicateurs.

Le grand désavantage de ce procédé réside dans la lenteur de construction et de déchiffrement du message, puisqu'il est presque toujours nécessaire d'indiquer, non pas des mots entiers, mais chaque lettre séparément qui demande chaque fois trois chiffres.

Afin de parer à ce dernier inconvénient, on peut se servir, pour l'application de la clef, d'un dictionnaire au moyen duquel on arrive, dans la plupart des cas, à donner le mot entier avec deux chiffres.

Un officier a proposé de composer, à cet effet, un dictionnaire spécial militaire analogue aux codes de signaux de marine en usage dans tous les pays.

Dans ce dictionnaire, on peut ranger par ordre alphabétique tous les chiffres, lettres, syllabes, dont la répétition est constante, ainsi que des expressions militaires tout entières.

L'officier en question était d'avis que trois mille chiffres seraient largement suffisants pour faire un code complet. Tous ces chiffres, lettres, mots, etc., seraient catalogués dans le livre dans l'ordre indiqué ci-dessus, depuis le commencement jusqu'à la fin. On pourrait ainsi indiquer dans les rapports secrets, par un seul chiffre, une lettre, une syllabe et quelquefois un mot ou même une phrase tout entière.

Mais ce nouveau système, si perfectionné qu'il soit, a aussi un désavantage qui lui est commun avec l'autre. C'est que les puissances voisines pourraient facilement se procurer secrètement ce dictionnaire imprimé.

Pour remédier à cet inconvénient on a proposé par la suite quelques modifications.

L'une d'elles consistait en ceci : au nombre-clef

choisi pour écrire les messages, il suffisait d'ajouter le nombre qui désigne le mot voulu dans le dictionnaire.

Par exemple, supposons qu'on veuille écrire en langage chiffré le mot régiment et que ce mot soit représenté dans le dictionnaire par le numéro 500 ; le nombre-clef étant 25, le mot en question sera désigné par le nombre 525.

Il saute aux yeux qu'on pourrait faire exactement l'inverse, et soustraire, au lieu d'ajouter, le nombre-clef.

Une autre modification consiste à avoir deux nombres-clefs différents. Dans les messages secrets, les mots seront indiqués alors par des chiffres qui changeront toujours, suivant que l'on emploiera tour à tour l'un ou l'autre des nombres-clefs.

De cette façon, un seul et même mot se trouvant deux fois dans le message pourra être indiqué chaque fois d'une manière différente.

Supposons, par exemple, que le mot division réponde au numéro 765, et que les nombres-clefs soient 5.000 et 6.125. La première fois, ce mot sera indiqué par le nombre 4.235 (c'est-à-dire 5.000-765) et la seconde par 5.360 (c'est-à-dire 6.125-765).

Le principal inconvénient de tous ces différents modes de correspondance secrète est qu'il faut avoir un livre spécial pour opérer le déchiffrement. Or ce livre se perd facilement, ou bien on ne l'a pas sous la main au moment voulu, et alors non seulement la clef est absolument inutile, mais encore tout le fruit des renseignements qu'on a eu quelquefois bien de la peine à se procurer est perdu, puisqu'ils sont donnés en un langage incompréhensible.

Voici un exemple d'une déconvenue de ce genre qui s'est présenté en 1870. Un des généraux allemands avait reçu un message qu'il ne put pas déchiffrer sur-le-champ parce que le dictionnaire que l'état-major général avait arrangé avec lui en code était resté dans un fourgon à l'arrière.

La même mésaventure est arrivée au commandant d'une division territoriale française, à Châlons-sur-Marne, qui ne put traduire un télégramme parce que, par inadvertance, il avait envoyé son code avec les archives à Château-Thierry.

Les différents systèmes exposés ci-dessus offrent les mêmes inconvénients aux espions pour le chiffrage de leurs messages, parce que ces derniers ne peuvent pas emporter de codes avec eux dans leurs missions.

Klembowski, dans l'étude remarquable qu'il a faite sur l'espionnage militaire, constate l'existence de tous ces désavantages, mais il n'a pas pu trouver un procédé de transmission des messages qui en soit exempt.

D'ailleurs, si perfectionné que soit le système employé, il est avéré que le service secret allemand se fait fort de déchiffrer n'importe quel document, en n'importe quelle langue, dans un temps donné, et quel que soit le code qui a servi à la confection de ce document.

Dans l'un des contes les plus fameux d'Edgar Allan Poe se trouve un moyen de traduire à coup sûr tout document chiffré dans lequel les caractères sont constants, — c'est-à-dire dans lequel le même signe représente la même lettre chaque fois qu'il revient — et il est plus que probable que quelqu'un qui serait habitué à déchiffrer des messages écrits à l'aide d'un code pourrait lire n'importe quel autre message composé avec n'importe quel code.

Tous les codes, en effet, reposent sur un système de combinaisons dont une étude attentive doit arriver à découvrir par comparaison le secret, et permettre ainsi de traduire, sans avoir besoin d'une clef, les documents qu'ils ont servi à chiffrer.

Berlin admet l'emploi comme espions, en temps de guerre, de pseudo-membres du clergé, et même de véritables, car une grande partie des ecclésiastiques de villages sont nécessiteux et appartiennent à la plus basse classe. Le besoin les pousse donc à accepter cette louche besogne, et l'armée ne répugne pas à s'en servir.

Les hommes de cette espèce sont choisis pour le service en campagne lorsqu'on attend d'eux que, sous prétexte de donner aux blessés les secours de la religion, ils puissent se rendre utiles en faisant parler ces malheureux sur les mouvements des troupes, etc.

Toutes les dispositions sont prises d'avance pour que, dans le cas d'une retraite, le prêtre espion puisse faire parvenir à l'armée poursuivante des renseignements détaillés sur les pertes en hommes et en canons des forces qui se retirent devant elle, le nombre des soldats qui n'ont pas encore été blessés, ainsi que le moral des troupes, au moyen de signaux comme ceux dont il a été déjà parlé plus haut : branches d'arbres brisées, pierres placées d'une façon spéciale, et ainsi de suite.

Un autre système d'espionnage favori des Allemands en temps de guerre consiste dans l'usage particulier qu'ils font des voitures d'ambulance de la Croix-Rouge.

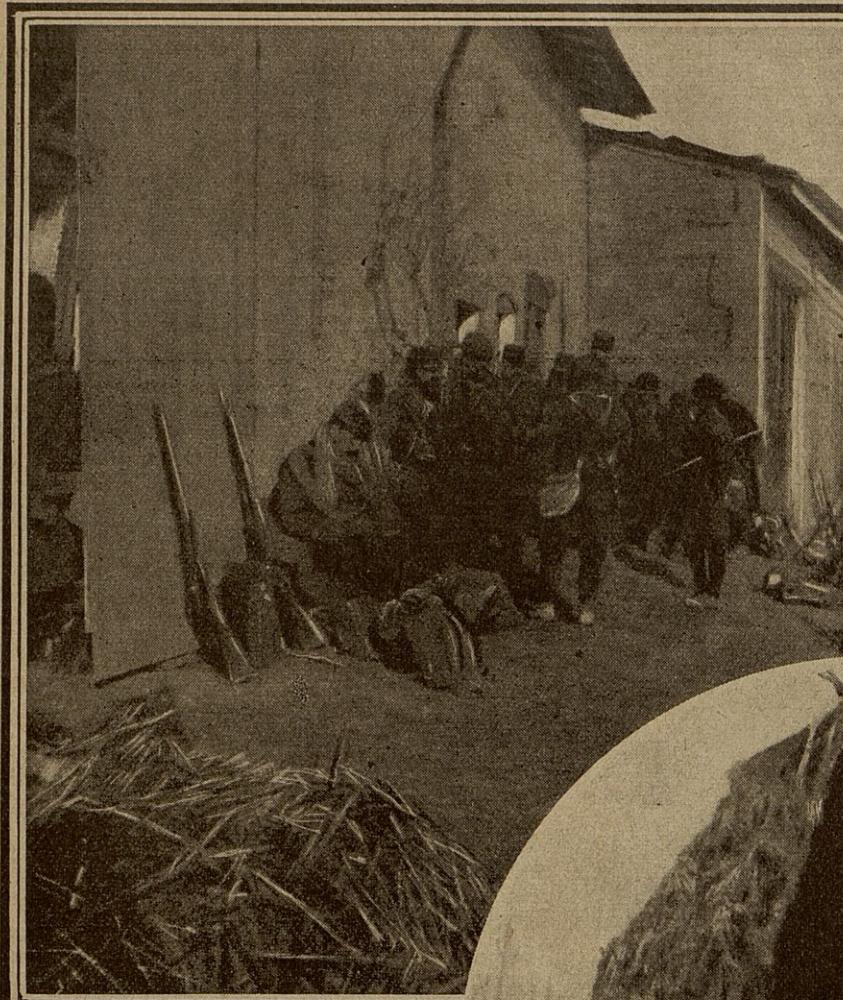
Conformément aux lois internationales de la guerre, ces voitures peuvent aller n'importe où, même dans les lignes ennemis, pour relever les blessés.

(A suivre.)

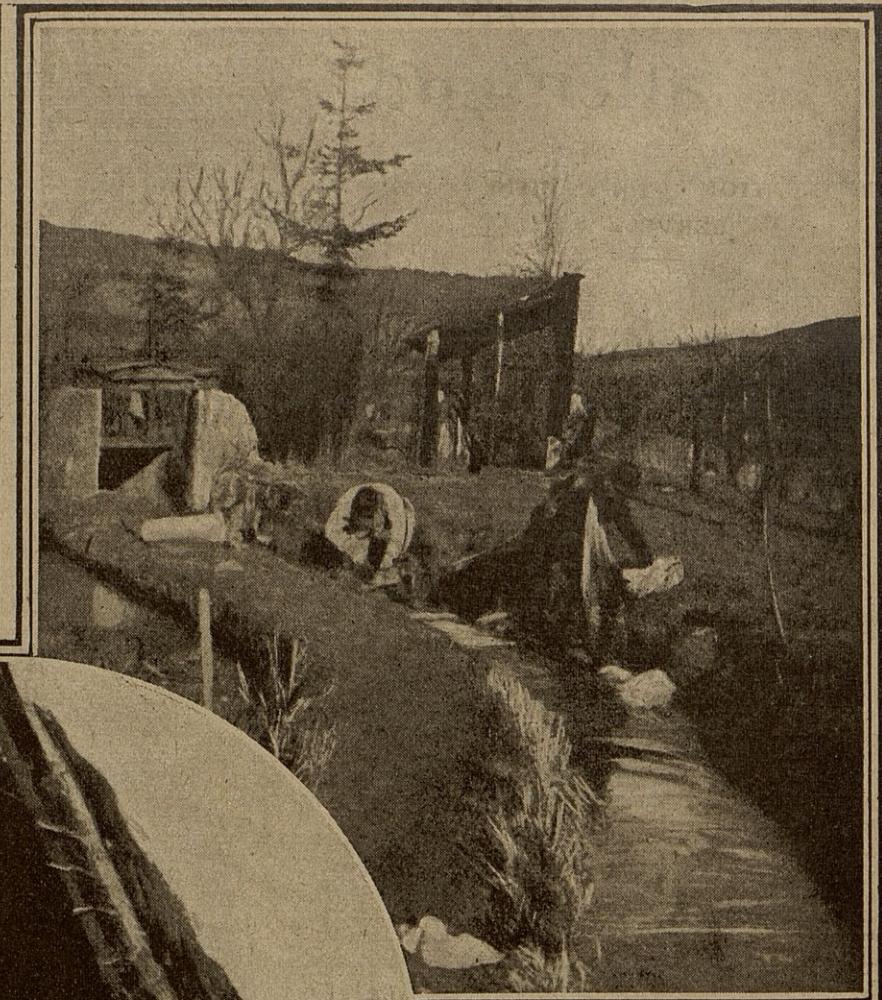
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27 et 28 du Pays de France.

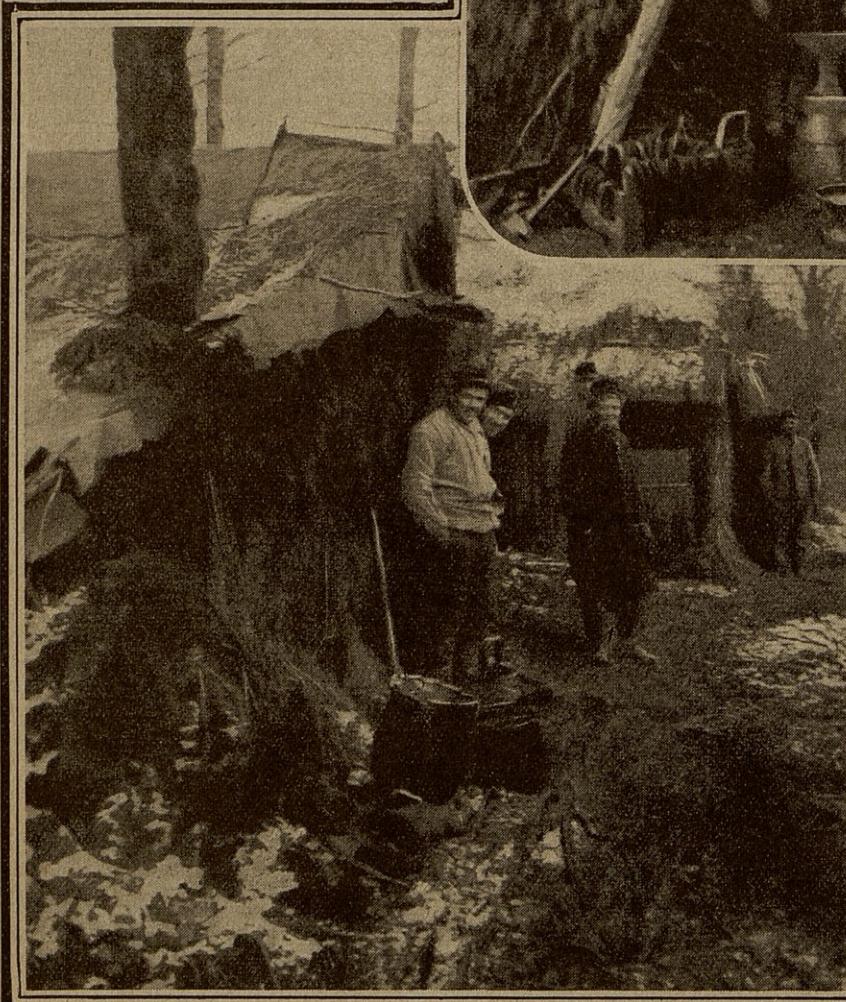
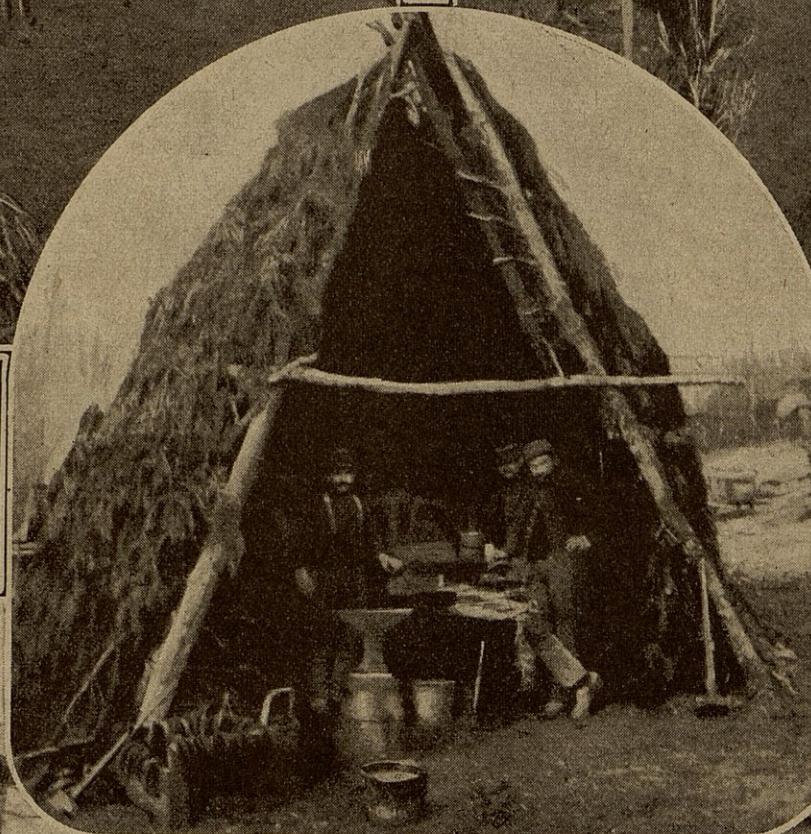
EN ATTENDANT LA BATAILLE



En attendant le départ pour la tranchée, on fait un brin de causette ; on profite de cet instant de répit pour écrire, sur ses genoux, quelques mots à ceux qui vous attendent là-bas au pays.



Pendant le repos qui leur est accordé, nos soldats font la lessive de leur linge, et ce n'est pas du luxe après le séjour dans la boue. Dans cette hutte est installée la forge d'une batterie d'artillerie.



Le « jus » d'abord, la soupe ensuite sont partis pour les tranchées ; les cuisiniers, sur la porte de leurs gourbis, viennent prendre l'air.



Le froid est bien vif ; on a cependant soif, et l'on se désaltère à la fontaine du village ; il faut se contenter du Château-Lapompe.

Les Trois Diables-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE SEPTIÈME

PÉRIPÉTIES

DANS la chambre supérieure de la vieille tour, telle était la situation : les cinq officiers allemands rangés le long du mur et surveillés par Marius Crassous, baïonnette au canon ; Pierre et Lucien de Ciseran, chacun à une fenêtre, fouillant, avec les puissantes jumelles prises aux ennemis, l'immense panorama qui s'étendait devant eux ; au milieu de la chambre, le lieutenant Fortas, assis devant une petite table, tenant en mains les deux récepteurs de deux téléphones distincts.

Et la chose prodigieuse commença tout de suite : Pierre et Lucien, d'une voix contenue, signalaient avec précision les mouvements des troupes allemandes qu'ils avaient sous les yeux. Ils signalaient aussi les mouvements des troupes françaises qui, s'enfonçant comme un coin dans les lignes allemandes, étaient parfaitement visibles.

Il était évident que les officiers boches, ayant l'intervention inattendue des alpins, donnaient à leur artillerie les indications propres à faire canonnaient avec fruit les troupes françaises très engagées, de manière à arrêter leur élan et à les faire décliner de telle sorte que la base du triangle pût être fermée par les troupes allemandes en marche.

On devine que la tâche des Diables-Bleus était de réaliser exactement le contraire, c'est-à-dire de faire canonnaient les formations allemandes par leur propre artillerie, et d'assurer ainsi, par le désarroi jeté chez l'ennemi, le succès des contingents français.

L'intelligence affinée de Pierre et de Lucien devait être un important facteur de réussite.

Fortas, grave et les sourcils frôlés, écouta, pendant quelques minutes, leurs indications successives, sans faire un mouvement, ni prononcer un mot.

Mais soudain, il eut la vision très nette des positions des Français et des Allemands. Grâce aux documents linéaires et mathématiques qui, sur une feuille de papier blanc, avaient été tracés par le téléphoniste prussien et s'étaient maintenant sous son regard, Fortas comprit de même les positions relatives de l'artillerie allemande et les distances respectives qui éloignaient l'une de l'autre les pièces multiples de l'échiquier. Alors il fut dans la possibilité d'agir utilement.

Il se pencha vers le téléphone de droite, et, d'une voix grave, nette, lente, avec un accent bavarois qui imitait à s'y méprendre l'accent du téléphoniste précédent, il transmit, en langue allemande naturellement, les ordres et les indications que son but et la situation lui inspiraient. Il agit d'une manière équivalente en servant du téléphone placé à sa gauche. Puis il y eut quelques minutes de silence, Fortas ayant cessé de téléphoner.

Les prisonniers boches avaient deviné depuis longtemps quel était le but de l'officier français. Marius Crassous, qui les surveillait, les voyait fréquemment frémir de colère. Cette colère devait devenir de la rage lorsque, comprenant évidemment le français, ils entendirent Pierre et Lucien dire ensemble, avec un sourire de triomphe :

— Ça y est, mon lieutenant !

Et Lucien, plus enthousiaste, ne put se retenir de continuer, la jumelle aux yeux, et trépignant de plaisir :

— Oh ! là, là ! quelle danse !... Toutes les batteries des Boches vous ont obéi, mon lieutenant ! Leurs projectiles éclatent en plein dans leurs masses d'infanterie... Regarde, Pierre, à gauche de ce mamelon, quelle débandade !...

— Oui ! oui ! fit Pierre. Et les nôtres, comme ils se reforment !... Parbleu ! ils profitent de ce qu'ils

croient être une erreur de pointage... Bravo ! bravo ! A sa table, Fortas frémisait.

— Encore ! encore ! que voyez-vous ? jeta-t-il avidement.

— On charge ! on charge ! cria Lucien. Les nôtres sortent tous des tranchées et des abris !

— L'artillerie tire toujours ?

— Oui, selon vos indications...

— Ces gens-là sont fous de ne pas s'être encore aperçus... murmura Fortas.

Et ne pouvant plus contenir sa curiosité passionnée, il se leva, courut à une fenêtre, prit des mains de Lucien une jumelle, et, les mains tremblantes d'émotion, il se mit à regarder au loin.

Cette méprise formidable de nos ennemis ne pouvait durer longtemps : canonnés d'un côté par l'artillerie française, de l'autre par leur propre artillerie, les Allemands en marche ou en combat ne devaient pas tarder à s'apercevoir qu'une erreur fondamentale présidait au tir de leurs batteries ; quelque chef avisé enverrait certainement une estafette ou, se servant des téléphones installés partout, préviendrait l'un après l'autre tous les commandants des artilleurs qui connaissaient leurs propres troupes.

Mais le principal serait fait, la mort et la panique auraient été jetées dans les rangs teutons, grâce au merveilleux destin des trois Diables-Bleus et de leur officier. Et après ?



AGENOUILLES CONTRE UN PETIT MUR ATTENANT A LA TOUR, LES TROIS DIABLES-BLEUS RÉPONDAIENT A LA FUSILLADE DES ALLEMANDS

Après, la chose était simple ; Fortas, Pierre et Lucien en avaient chacun, sans le dire, la vision très nette. L'ennemi s'informerait, chercherait à savoir pourquoi le tir de ses propres pièces avait été si mal dirigé ; le point terminus de ces recherches serait fatallement la chambre de la vieille tour où se trouvaient les observateurs. Ce serait l'arrivée d'une troupe allemande, l'envahissement de la tour, le combat, et presque certainement, si les alpins se prétaient à ce combat, la mort pour eux, sous la formidable pression du nombre.

Alors un incident bref précipita les actes.

L'on n'a pas oublié qu'un des officiers allemands prisonniers avait attiré vers lui, avec le bout de sa botte, un cigare encore allumé que son compagnon le scribe avait laissé tomber lors de l'entrée des alpins dans la pièce. Et il s'efforçait de pousser ce cigare vers un trou qui s'ouvrait dans le parquet.

Quel était le but de cette manœuvre ?... Au-dessous de la pièce où se passait ce petit drame mystérieux, y avait-il des réserves de matériel inflammable, des explosifs ? Et l'officier, avec un courage et une abnégation admirables, voulait-il se faire sauter, lui et ses compagnons, en même temps que sauteraient les alpins ?

Lorsque Fortas commença de téléphoner, l'agitation de cet officier devint plus vive ; et n'eût été le danger d'être vu par Marius Crassous, il aurait, d'un seul mouvement de son pied, atteint son but. Mais le hasard faisait que l'ouverture où il voulait précipiter le cigare se trouvait masquée par la crosse de fusil que Marius appuyait sur le parquet. Aussi, le Prussien devait-il agir avec une prudence qui l'obligait à une involontaire lenteur.

Mais lorsque Pierre et Lucien, après les quelques minutes de communication téléphonique faite par Fortas, exprimèrent leur joie et révélèrent le succès de la tragique et formidable ruse, l'officier allemand, perdant toute mesure, avança si vivement le pied qu'il heurta la crosse du fusil.

Etonné, Marius regarda ce pied intempestif, et il eut juste le temps de voir le cigare à la braise encore rougeoyante disparaître dans le trou.

— Oh ! là là ! fit-il d'une voix contenue, mais qui fit se retourner Fortas, Pierre et Lucien.

Or, à peine cette exclamation avait-elle jailli des lèvres du Marseillais, celui-ci fut en proie à la prodigieuse évolution dont est capable la pensée humaine dans les circonstances graves ; il eut le pressentiment d'une chose insoupçonnée. Il comprit d'instinct qu'il ne devait pas s'attarder en explications, en hypothèses ; il cria :

— Mon lieutenant ! faites surveiller les Boches ; moi, je vais voir quelque chose !

Et avant que Fortas eût pu lui répondre pour acquiescer à sa demande, Marius Crassous était sorti de la chambre.

Il descendit l'escalier quatre à quatre.

Il eut vite trouvé, au palier du premier étage, une porte que ni lui ni ses compagnons n'avaient remarquée en montant. Elle était munie d'un loquet. Il le souleva, poussa la porte et entra.

— Ah ! tonnerre de sort ! fit-il.

Et tout de suite il constata que le cigare venait bien d'accomplir l'œuvre pour laquelle l'officier l'avait poussé dans le trou.

Des soldats boches étaient couchés là ; ils dormaient ; un seul, éveillé, se frottait le visage d'une main et, de l'autre, tenait le bout de cigarette évidemment tombé droit sur sa face.

Marius marcha vers lui, la baïonnette en avant. Il gronda :

— Pas un mot, ou je t'embroche !

L'instinct qui est au fond des êtres avertissait-il à ce moment même les autres dormeurs, ou furent-ils réveillés par la voix de l'alpin ? Toujours est-il que cinq ou six remuèrent, ouvrirent les yeux. Mais Marius, qui avait fait attention à tout et qui, comptant les ennemis, constatait qu'ils étaient neuf, remarqua le réveil de la plupart d'entre eux. En même temps, il vit neuf fusils, munis de leurs baïonnettes, réunis dans un coin de la pièce. Rapide, il se précipita ; d'un seul bras, il encercla tout le faisceau des fusils, le souleva, courut à la porte, jeta les armes dehors. Et croisant la baïonnette, il se retourna en disant :

— Maintenant, je les tiens ! qu'ils soient neuf ou davantage, ils ne bougeront pas !...

Mais comme, tout en restant sur le seuil de la pièce où se trouvaient les Allemands médusés, il se disposait à crier dans l'escalier de la tour de manière à être entendu du lieutenant Fortas, il percut à l'extérieur un bruit de pas, des bris de branches, des froissements de feuillages.

— Trou de l'air ! fit-il. Est-ce que ça voudrait tourner mal pour nous ?...

Il sortit, tira la porte, qu'il referma en ayant soin de bloquer rapidement le loquet avec un morceau de bois vivement ramassé. Tranquille sur ses prisonniers sans armes et enfermés, il s'avanza dehors. Il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre compte qu'une troupe assez nombreuse montait à travers bois, vers la tour.

— Allons, cette fois, c'est la bataille ; avertissons le lieutenant.

Tenant son fusil de la main droite, il mit trois doigts de sa main gauche entre ses dents, et lança un sifflement aigu suivi d'un trille : c'était le signal dont les trois Diables-Bleus et leur chef, avaient convenu, une fois pour toutes, en cas d'alerte.

Là-haut, Fortas entendit. D'un coup d'œil, il se convainquit que Pierre et Lucien comprenaient.

— Descendez, leur ordonna-t-il, je vous suis.

Il prit les revolvers sur la table et les jeta par une fenêtre, moins un seul qu'il garda dans la main ; en deux coups, il fracassa les deux appareils téléphoniques. Et se tournant vers les officiers allemands :

— Messieurs, dit-il, ne bougez pas. Le premier qui paraîtra dans l'escalier est un homme mort.

Il sortit. Cette pièce n'avait pas de porte.

— Bah ! se dit-il, sans leurs revolvers ils ne pourront pas grand'chose !

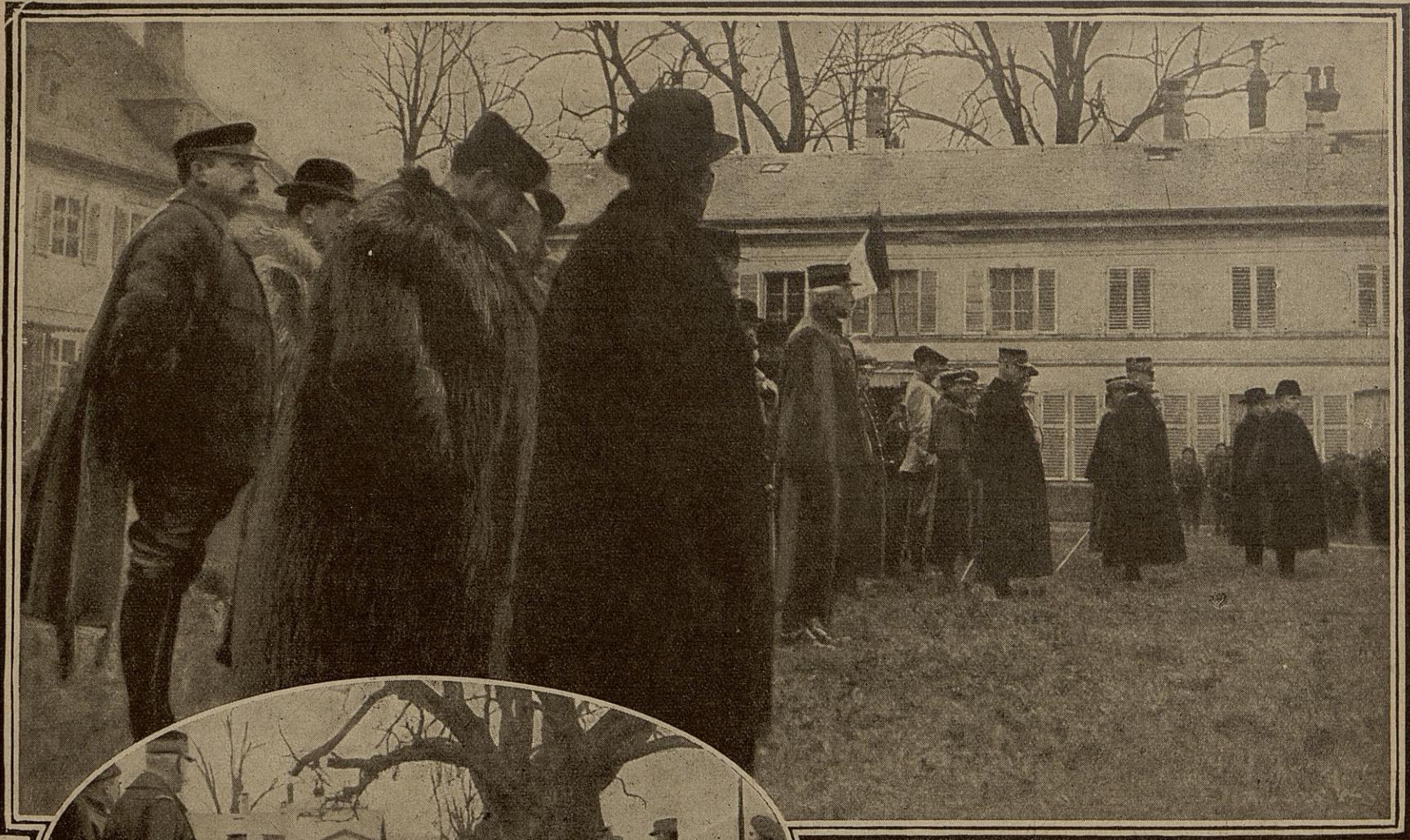
Au dehors, à cet instant, des coups de feu claquaient. Fortas arriva juste à temps pour voir ses trois Diables-Bleus agenouillés contre un petit mur attenant à la tour : ils faisaient feu, répondant à la fusillade nourrie des Allemands embusqués derrière les arbres et les roches moussues.

— Fichue ! comment allons-nous sortir de là ? murmura Fortas.

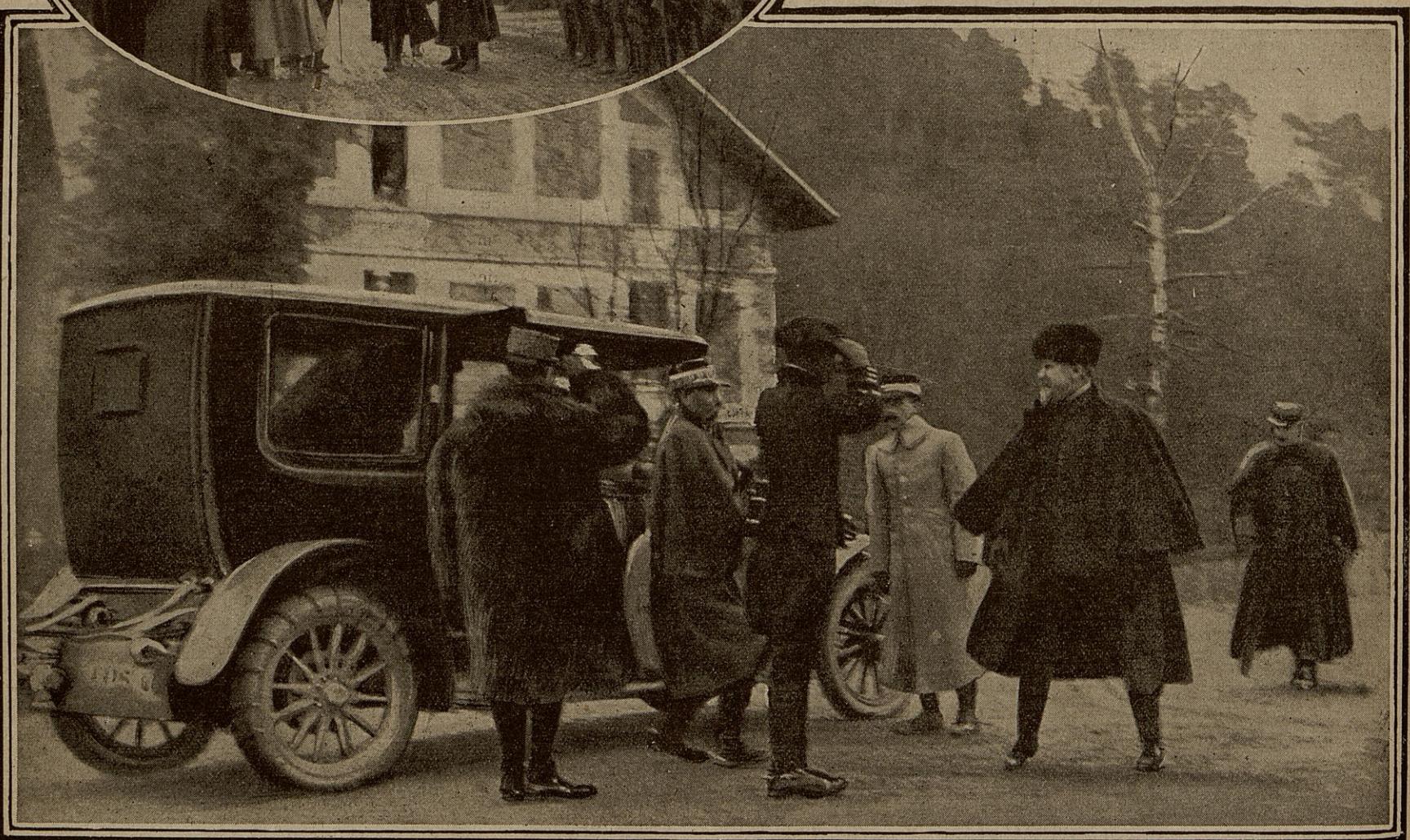
Pour la première fois, depuis qu'ils avaient quitté les lignes françaises, les Diables-Bleus étaient véritablement en danger.

(A suivre.)

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AUX ARMÉES

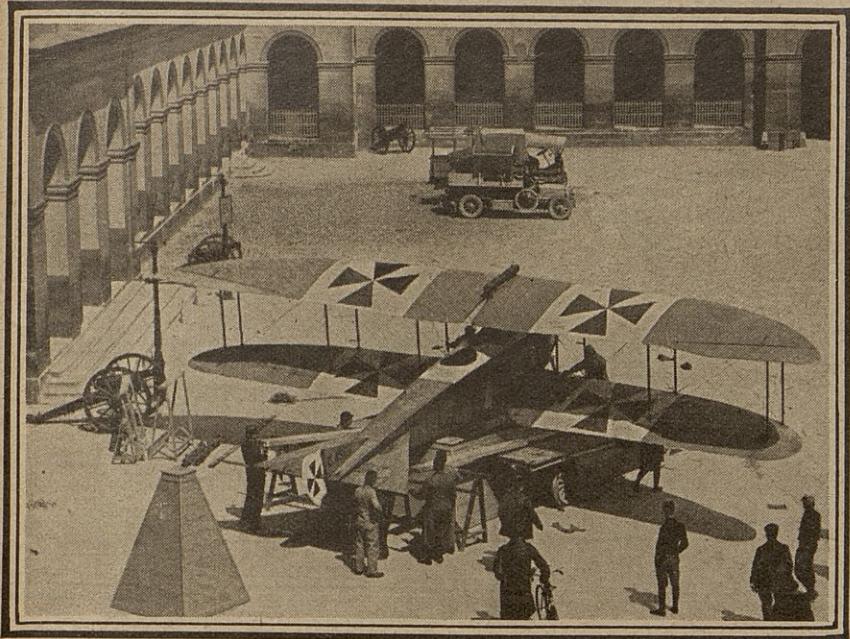


Un magnifique défilé des chasseurs alpins et des régiments qui se battent pour la reprise de l'Alsace a eu lieu devant le président de la République qui avait M. Millerand à ses côtés.

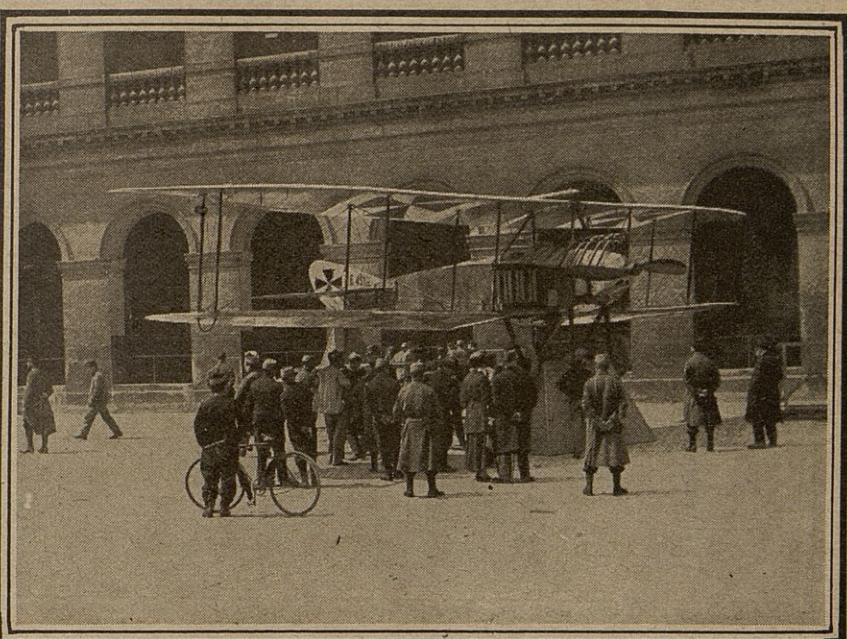


Le président de la République, accompagné de M. Millerand, ministre de la guerre, a visité notre armée d'Alsace ; il lui a apporté les remerciements et l'admiration du pays pour l'héroïsme qu'elle déploie tous les jours dans la guerre de montagnes, si rude et si difficile. C'est à Wesserling que M. Poincaré a rejoint l'état-major du général qui commande les opérations d'Alsace.

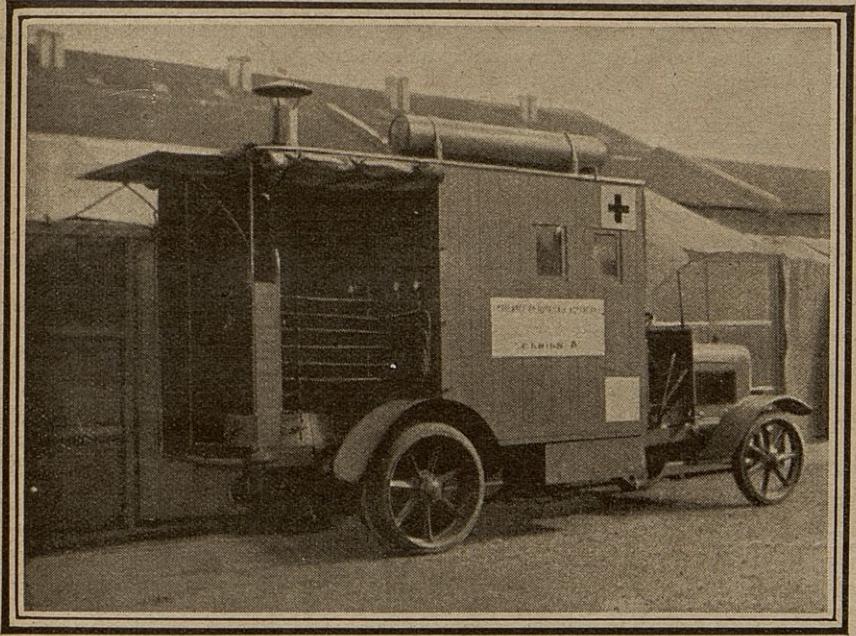
LES ACTUALITÉS



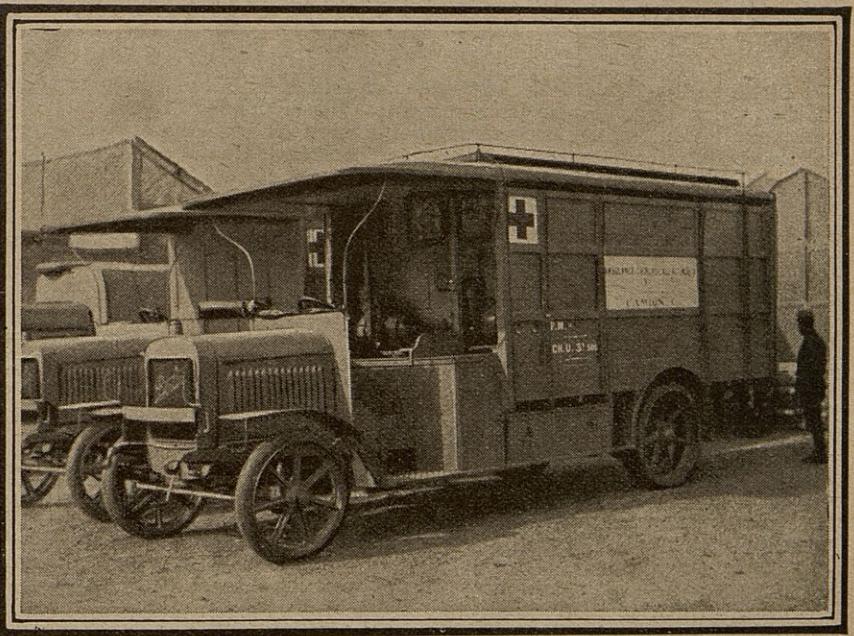
A côté des nombreux trophées pris aux Allemands, déjà exposés aux Invalides, on vient de placer un « aviatik » qui fut récemment forcé d'atterrir dans nos lignes.



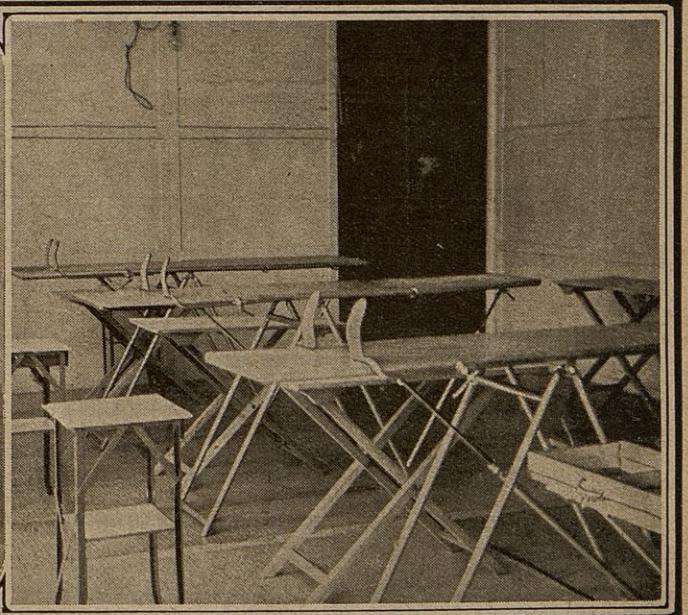
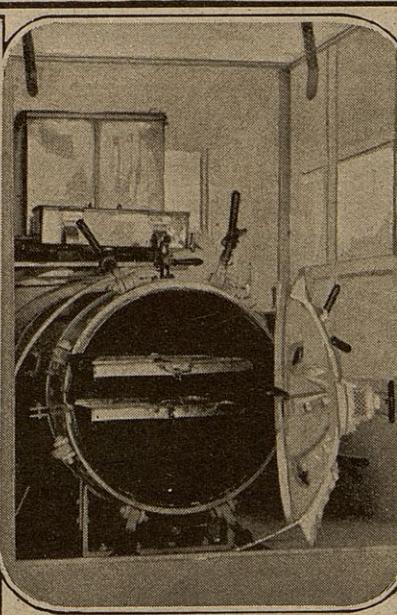
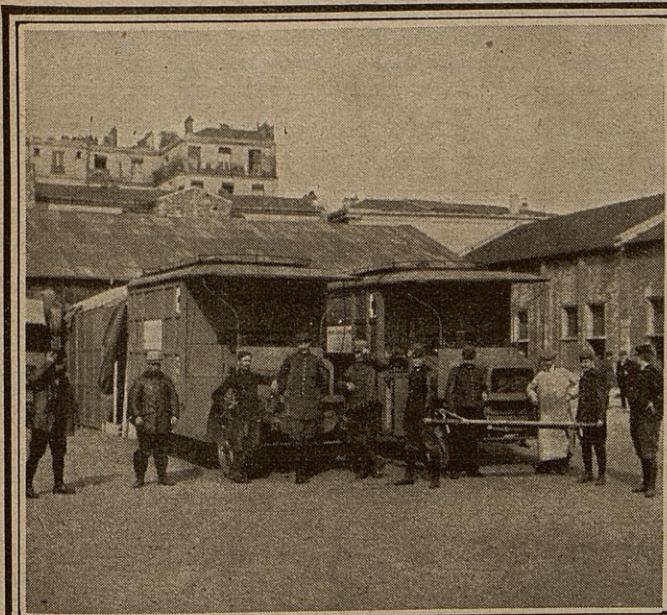
Il y avait déjà un « taube » ; les visiteurs pourront comparer les deux appareils et voir comment sont armés les « aviatiks », ces biplans ornés de croix noires.



On vient de construire, pour l'armée, des ambulances chirurgicales automobiles d'un système tout à fait pratique. Le convoi se compose de deux camions seulement : l'un contient les appareils de chauffage, l'autoclave et les étuves pour le linge.

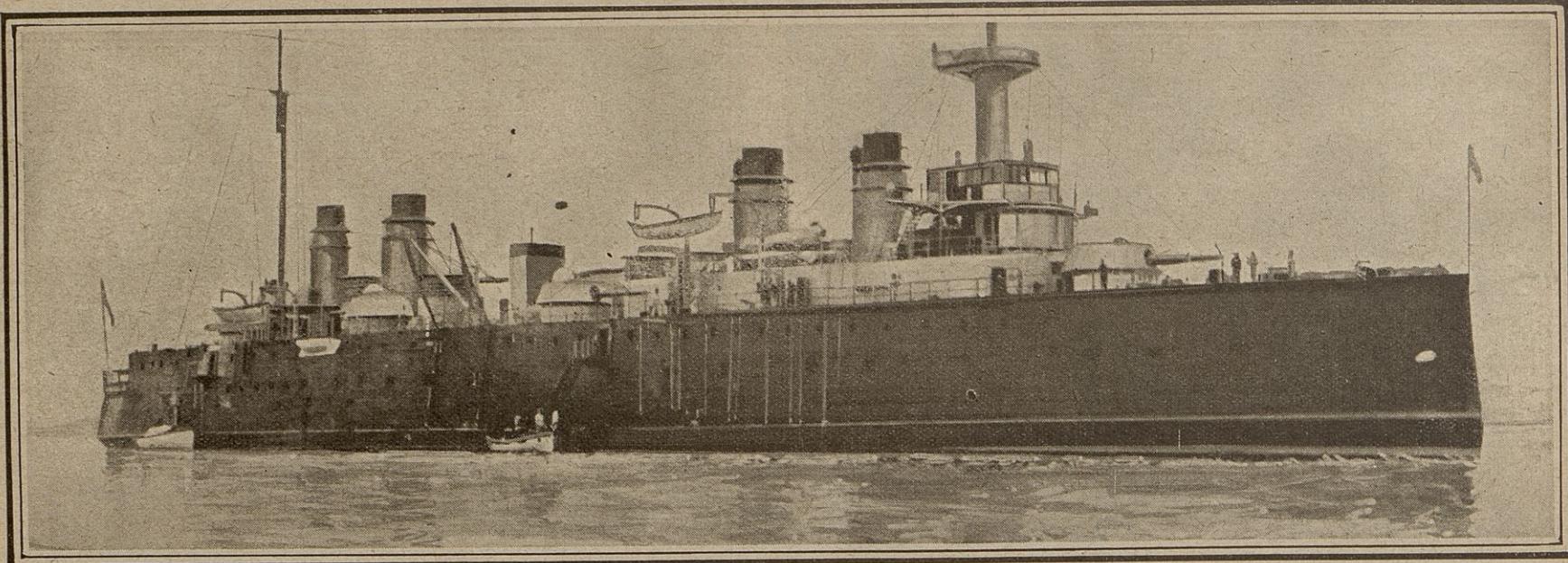


Le second camion transporte la tente où se feront les opérations, et les appareils pour la radiographie ; sur le devant du camion, on voit les dynamos. L'installation du service de radiographie est l'œuvre du médecin-major Haret.



La tente est dressée auprès du premier camion qui fournit aussi la lumière ; elle comprend trois salles : l'une où l'on nettoie le blessé, la seconde où se font les diverses préparations de l'opération, la troisième où ont lieu les opérations ; on peut faire simultanément plusieurs opérations. Dans le milieu, on voit l'autoclave où douze plateaux d'instruments peuvent être stérilisés à la fois. Le ministre de la guerre a décidé de généraliser l'emploi de ces ambulances automobiles.

LE CROISEUR-CUIRASSÉ " LÉON-GAMBETTA "



Le croiseur-cuirassé « Léon-Gambetta », qui a été coulé par un sous-marin austro-hongrois, avait comme caractéristiques principales : longueur, 148 m. ; déplacement, 12.550 tonnes ; vitesse, 23 nœuds ; armement, 4 canons de 194 m/m, 16 canons de 164 m/m, 22 canons de 47 m/m, 2 canons de 65 m/m, deux tubes lance-torpilles ; équipage, 750 hommes.

SUR LE FRONT RUSSE

Bien que tout l'intérêt des opérations de guerre en Russie soit encore dans les Carpates, nos alliés ne laissent pas que d'attaquer les Allemands sur les autres parties du front. Les communiqués officiels du grand état-major général ont annoncé des actions dans les directions de Tilsit, Chavli et Yombourg, en amont du Niémen ; les Russes auraient donc avancé leurs lignes vers la Prusse Orientale.

A l'ouest du Niémen, sur la rivière Chechoupa, qui coule au nord de Mariampol, les Allemands ont éprouvé des échecs. Des attaques qu'ils ont dirigées sur les deux rives de l'Orziez, près de Mlava, se sont terminées à l'avantage de nos alliés, qui passent à leur tour à l'offensive.

Il semble que l'ennemi tâche son adversaire avant de recommencer une violente action sur le front de la Pologne.

Dans les Carpates, les combats se sont continués autour du col d'Oujock. Allemands et Autrichiens ont envoyé des forces importantes dans cette région, espérant toujours, non seulement barrer un passage dont la possession sera le prélude de l'enveloppement de la Hongrie, mais aussi envelopper l'aile gauche des Russes, plan présomptueux, si conforme à la stratégie allemande. Jusqu'à présent tous ces efforts sont demeurés stériles et n'ont eu pour résultat que des pertes énormes pour les armées austro-allemandes.

Dans une attaque irrésistible, les Russes se sont emparés d'une hauteur, la cote 1001, position importante qui domine les défilés occupés par l'ennemi.

L'avance de nos alliés contre le chemin de fer d'Oujock menace les communications des Austro-Allemands avec leur base, et l'occupation de la ligne mettrait leurs troupes dans une position très périlleuse puisque les armées russes occupent une position en arrière d'elles. Aussi l'ennemi fait-il l'impossible pour rassembler de nouveaux renforts dans le but de déloger nos alliés du terrain qu'ils ont conquis entre le col d'Oujock et la passe de Stryj.

Une bataille s'est engagée dans cette région ; les communiqués officiels n'ont donné aucun détail. Ils ont indiqué seulement qu'aux environs du col d'Oujock, les Russes ont repoussé, le 26 avril et dans la nuit du 27, des attaques isolées que l'ennemi avaient tentées avec beaucoup d'énergie au nord-est des villages de Loubnia et de Boutna ; l'ennemi a essuyé de grosses pertes. Dans la région qui s'étend au sud de Koziouwka, les Austro-Allemands ont tenté une attaque contre le front Koziouwka-Golovesco, mais il a été repoussé à la baïonnette.

Des nouvelles reçues de Vienne annoncent que dans ces divers combats autour du col d'Oujock, les Autrichiens auraient eu douze mille morts et huit mille prisonniers, dont deux cent quarante officiers. Sur les hauteurs qui dominent Maramaros, les Autrichiens auraient encore perdu huit mille morts et blessés et mille prisonniers. Aucune confirmation officielle n'était venue à l'appui de ces résultats heureux pour nos alliés.

Les avions russes ont continué leurs exploits : des aéroplanes du type Nurometz ont lancé des bombes sur Plock, détruisant des chalands et un convoi ; ils ont bombardé la gare de Mlava et l'aérodrome allemand de Saniki ; chaque aéroplane a lancé 250 kilos de bombes. Trois bombes sont tombées sur la gare, deux sur les hangars, deux parmi les aéroplanes et plusieurs dans les tranchées ennemis. Ces dreadnoughts aériens volent à une grande hauteur, et le feu de l'ennemi ne leur a pas causé la plus légère avarie.

Le tsar et le grand-duc Nicolas, après avoir visité Przemysl, sont revenus à Lemberg ; sur tout le parcours, les paysans ont acclamé le souverain.

De Lemberg, le tsar s'est rendu à Odessa où la population lui a fait un accueil enthousiaste. Il a visité les chantiers de Nicolaïeff, puis a inspecté plusieurs navires en construction ; il a assisté à divers travaux et à la mise en chantier d'un navire de guerre ; partout, sur son passage, les ouvriers l'ont accueilli par des acclamations.

Au Caucase, les troupes russes ont occupé plusieurs points importants du territoire turc, dans la direction d'Olty ; elles ont eu un petit engagement au col de Hanghiadouk, dans l'Azerbedjan.

Toutes les photographies que publie le " PAYS DE FRANCE " sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

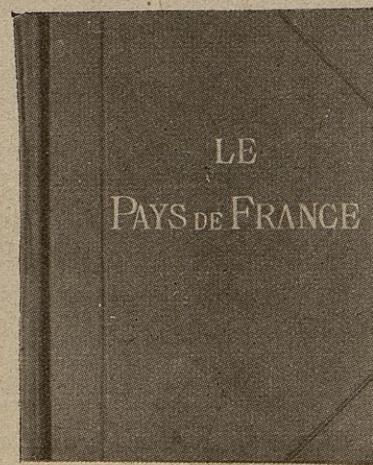
Rassortiments et reliures du " Pays de France "

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du " Pays de France ", à partir du n° 1.

En conséquence, ceux de nos lecteurs, à la collection desquels manquaient certains numéros, peuvent dès maintenant se les procurer chez leur librairie habituel, au prix de 0 fr. 25 le numéro. Quant aux lecteurs habitant une localité où le " Pays de France " ne serait pas en vente, ils peuvent se procurer des numéros de rassortiment en nous les réclamant par lettre (joindre la somme de 0 fr. 30 par numéro, frais d'envoi compris).

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du " Pays de France " (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure " seule ",



Reproduction de notre reliure électrique

il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière.)

NOS PHOTOGRAPHIES

Pour des raisons de défense nationale, dont l'autorité militaire est seule juge, nous ne désignerons plus les localités situées sur le front dont le " Pays de France " donnera les photographies.

Mais nous publierons en temps opportun une table analytique qui permettra plus tard aux lecteurs du " Pays de France " d'identifier toutes ces localités.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



Guillaume passe en revue ses splendides troupes de réserve